

442ème RUE

Newsletter à géométrie variable et parution aléatoirement régulière

N° 157

442ème RUE LE LABEL

- RUE 001 = **SALLY MAGE** (Single 2 tracks)
Punk-rock-garage - Green vinyl
- RUE 002 = **Joey SKIDMORE** (Single 2 tracks)
Iggy Pop covers - Green vinyl
- RUE 003 = **GLOOMY MACHINE** (Single 2 tracks)
Noisabilly - Pink vinyl
- RUE 004 = **Nikki SUDDEN** (Single 2 tracks)
Class rock - Blue vinyl
- RUE 005 = **Johan ASHERTON** (Single 2 tracks)
Lightning pop - White vinyl
- RUE 006 = **HAPPY KOLO/CHARLY'S ANGELS** (Split EP 3 tracks)
Punk-rock vs punk'n'roll - Pink vinyl
- RUE 007 = **LICENSE TO HEAR - A TRIBUTE TO JAMES BOND**
(LP 16 tracks)
16 bands covering 007 themes - Picture disc
- RUE 008 = **The DIRTEEZ** (Single 2 tracks)
Cryptic rock'n'roll - Blue vinyl
- RUE 010 = **Joey SKIDMORE** : One for the road...Live at the
Outland (CD 12 tracks)
Roots-rock'n'roll on stage
- RUE 011 = **ROYAL NONESUCH** : Maximum EP (EP 4 tracks)
60's-garage - Black vinyl
- RUE 012 = **GLAMARAMA** (CD 24 tracks)
24 rock'n'roll bands with guitars
- RUE 013 = **The FAN FOUR - A TRIBUTE TO THE BEATLES** (EP
4 tracks)
4 bands loving the Fab Four - White vinyl
- RUE 015 = **ELECTRIC FRANKENSTEIN vs DOLLHOUSE** (Split
EP 3 tracks)
Power punk vs Rock'n'blues - Green vinyl with red speckles
- RUE 016 = **Les MARTEAUX PIKETTES** (EP 4 tracks)
Punk-rock'n'roll-garage 77 - Picture-disc
- RUE 017 = **CHEWBACCA ALL STARS** (Single 2 tracks)
Punk'n'soul to let the girls dance - Green vinyl
- RUE 019 = **K-SOS** : Soif de libertés (CD 8 tracks)
Punk-rock antifasciste
- RUE 020 = **The FROGGIES** : Leather and lace - An anthology of
the Froggies (CD 24 tracks)
Reissue 2 LP's on 1 CD. 80's french power-pop. Johan Asherton's
first band
- RUE 021 = **SPERMICIDE** : Drunk'n'roll (CD 11 tracks)
High energy power rock'n'roll from France. Covers of Black Flag,
Chron Gen & Motörhead
- RUE 022 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Best of the first
five (LP 14 tracks)
High energy power rock'n'roll from Sweden - Dark grey vinyl
- RUE 023 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Live at
Rockpalast (LP 14 tracks)
Live in Germany. Covers of Misfits and Bruce Springsteen - Black
vinyl
- RUE 025 = **R'n'C's** : When the cat becomes a tiger (LP+CD 16
titres)
Fast rock'n'roll. Covers of MC5 and Sex Pistols
- RUE 027 = **PERCHÉ** : Pourquoi ? (CD 12 titres)
Electro-punk

442ème RUE

64 Bd Georges Clémenceau

89100 SENS

FRANCE

(33) 3 86 64 61 28

leo442rue@orange.fr

<https://la442rue.com>

Greetings :

Joey SKIDMORE

Aurélien-Victor LAGACHE

ZERIC (Trauma Social)

VINCENT (Mass Prod)

RIP :

Sonny ROLLINS

Noël DESCHAMPS

Lundi 13 juillet 2026 ; 16:07:00

Law time

La "442ème RUE", le retour de la vengeance du rock'n'roll

La "442ème Rue" à la radio ? Oui, c'est possible ! Avec pas moins de 3 émissions.

"442ème Rue", tous les mardis, de 18h30 à 21h.

"ABC Rock" (le rock de A à Z), les 1er, 3ème (et éventuellement 5ème) mardis du mois de 21h à 23h.

"Best of 442ème Rue", les 2ème et 4ème mardis du mois, de 21h à minuit.

Ca se passe sur le 94.5 de Triage FM, à Migennes (Yonne).

Et sur Internet : <http://www.triagefm.fr>



E-ZINE

Recevez le zine via Internet en fichier PDF. Pour cela, envoyez-nous votre adresse électronique en précisant que vous voulez recevoir le zine par email. C'est gratuit et vous en faites ce que vous voulez : l'imprimer, l'envoyer à vos amis. Chaque numéro, selon le nombre de pages, fait entre 100 KO et 1 MO. Alors, à vos claviers.

FORMATS COURTS

DINKY DIAMONDS : Dinky Diamonds (CDEP, Beluga Records)

Les spéculations vont bon train dans mon petit cerveau en ébullition. Les Dinky Diamonds tiennent-ils leur nom du batteur des Sparks au début des années 70, Norman "Dinky" Diamond ? Je ne serais pas loin de le croire si j'en juge par la power-pop abrupte délivrée par ce jeune groupe suédois. Certes, les quatre titres de ce EP, leur deuxième en moins de deux ans, n'ont pas le côté déglingué des Anglais, mais il y a quand même un petit quelque chose dans l'atmosphère de ce disque, avec la voix légèrement acidulée du chanteur. Un disque fier et authentique aux mélodies tranchantes comme un scalpel, qui vous découpent la couenne magistralement, avec précision et méthode. Tout ça est enlevé en moins de temps qu'il n'en faut à un champion de poker pour vous rincer le compte en banque, sauf qu'eux, c'est l'oreille interne qu'ils vous ruinent avec leurs riffs stimulants et toniques. Si jamais vous avez un petit coup de mou au réveil, je vous conseille les Dinky Diamonds pour vous remonter l'horloge biologique, c'est sans ordonnance.

DATURA4 : I'm a man (CDS, Rogue Records)

Coucou le revoilà. Dom Mariani, légendaire guitariste des Stems, des Someloves, de DM3 ou, plus près de nous, des Stoneage Hearts, a marqué les années 80 de son empreinte indélébile, surtout si l'on est accro au rock'n'roll sculptural made in Australie. Je ne vais pas vous faire la rétrospective de ses coups d'éclat, on y serait encore demain. Depuis une bonne dizaine d'années, il préside aux destinées de Datura4, un groupe qui revendique pleinement de regarder avec insistance dans le rétroviseur. Avec déjà cinq albums au compteur, on sait que le revival, dans sa globalité, n'effraie pas le groupe, qu'il tape dans le boogie-blues ou le rock psychédélique. Ce nouveau single nous customise 2 reprises superbement avoïnées, "I'm a man" - Spencer Davis Group, 1967, psyché je vous dis, avec l'orgue qui va bien - et "Train kept a-rolin'" - classique rhythm'n'blues de Tiny Bradshaw dont la version des Yardbirds en 1965 a plus que probablement inspiré nos gaillards. Roboratif.

THE GIANT ROBOTS : Spooky signs (CDS, Rogue Records)

Bon sang de bois ! Déjà trente ans que les Giant Robots (Lausanne, Suisse) défouaillent leur garage-fuzz sauvage et tératogène sans qu'aucun pied-tendre n'ait encore réussi à leur faire mordre la poussière. Du trio initial, le groupe est aujourd'hui quintet, Michel (chant et guitare) et Julia (basse) sont toujours présents, ce qui cimente forcément l'ensemble. Pourtant, si on répertorie leur discographie, on en a vite fait le tour avec seulement quatre albums (le dernier, en 2023, ne s'intitule pas "Fuzz you !" pour rien) et quatre EP. On a connu plus vertigineux comme cadence. En même temps, rien ne sert d'être trop prolifique si c'est pour sortir des bouses. Avec les Giant Robots, pas de risque de ce côté-là. "Spooky signs", c'est du garage spectral, "Goodbye", du sixties plus mélodique, tout ce qu'il faut pour nous rendre heureux.

THE NUCLEAR BANANA : A tribute to the Electric Prunes (SP, Supernova Productions)

Quand, au lendemain du COVID, Joey Skidmore et Tony Valentino décident de s'associer au sein de Nuclear Banana, c'est avec l'idée bien arrêtée de grattouiller du côté de la scène psyché-garage sixties, pas de faire dans l'hétéroclite, encore moins dans le loufoque. Joey Skidmore, enfant des sixties, a grandi avec cette bande-son sur son électrophone, Tony Valentino, lui, l'a vécue pleinement puisqu'il était le guitariste des Standells. Quand Nuclear Banana sort son premier, et unique à ce jour, album en 2022, le disque est habilement partagé entre originaux et reprises, quatre dans chaque camp. Pour ces dernières, Nuclear Banana est allé fouiner chez les Standells, on s'en serait douté, Barry McGuire et les Rolling Stones (les bons, ceux qui faisaient encore de la qualité, pas la merde d'aujourd'hui). Mais, évidemment, il leur était impossible d'être exhaustifs et de reprendre tout le monde. Du coup, avec ce nouveau single, Nuclear Banana décide de rendre hommage à l'un des groupes les plus méconnus de cette période, les Electric Prunes. En face A, sans surprise, on trouve "I had too much to dream (last night)", le morceau-signature du groupe angelino, qui connaîtra un certain succès à l'époque, en 1966, n° 11 du "Billboard", ce qui lui vaudra, en 1972, de devenir le morceau d'ouverture de la compilation "Nuggets" initiée par le journaliste Lenny Kaye. La version de Nuclear Banana tente de surfer sur le son d'époque, avec un chant saturé, comme enregistré à la va-vite sur du matériel bon marché dans la cuisine ou les gogues, et un theremin acrobatique. En face B, on tape dans le plus obscur avec "Train for tomorrow", extrait du premier album des Electric Prunes en 1967. Ici, c'est l'harmonica de Tony Valentino qui tire la couverture à lui avec une partition qui s'étire sur la deuxième moitié du morceau, à l'ambiance plutôt jazzy, radicalement différente de la première partie. Un single fort sympathique. Maintenant, si Nuclear Banana veut rendre hommage à toute cette scène psyché-sixties, il va y avoir du

boulot, il va falloir vous retrousser les manches en dentelle les gars. Mais moi, ça me va.

CAGNARD : EP (CDEP, Relax'O'Matic/LADA/L'Ouïe Pleure)

Venir de Marseille et s'appeler Cagnard, il fut un temps où ça n'aurait été qu'un opportunisme patronymique local. Aujourd'hui, même un groupe inuit ou lapon va bientôt pouvoir jouer sur la déclinaison autochtone du mot. Pareil pour moi qui, hélas, ne suis plus tellement dépaycé, surtout que je m'enhardis à écrire cette chronique début juillet, au milieu d'un défilé de canicules encore plus pénible que la litanie de promesses électorales qui commencent à émerger à l'approche de 2027. Heureusement, Cagnard n'en sont pas là - je parle de la pénibilité - avec leur oi pugnace qui n'a rien trouvé de mieux que de s'encanailler avec une cold-wave intransigeante. Un mariage qui semble avoir de plus en plus d'adeptes ces derniers temps (cf Rancœur ou Syndrome 81 entre autres exemples), ce qui, personnellement, m'agrége totalement. Conséquence de cette petite partouze musicale, Cagnard fait dans le tempo long, pour du punk s'entend, avec des morceaux tournant autour des quatre minutes de moyenne, de quoi largement développer des mélodies alliant intensité et nervosité, avec chant féminin et synthé surligneur. Un bon premier jet.

GRAND CRU : Grand Cru (CD autoproduit)

Pour ce qui me concerne, ils auraient aussi bien pu s'appeler Gros Rouge Qui Tache que ça n'aurait pas fait grande différence. Je ne bois pas de vin, je n'y connais donc rien en pinard. Après, un autre nom aurait-il changé quelque chose à la musique, nul ne le saura jamais, pas plus moi que le groupe qui, j'imagine, n'a sûrement même pas songé à s'appeler autrement. Mais foin d'arguties philosophico-débilo-n'importequoitesques, Grand Cru vient de sortir son premier album et le machin et bel et bon, ça c'est une vérité puisque, c'est bien connu, "In vino veritas". Grand Cru est un trio qui nous vient de Lille, et environs. On y retrouve un "vieux" activiste de la scène garage-rock de la région - une sorte de Rastignac local, l'ambition et les dents qui rayent le bitume en moins, pour sa propension à apparaître dans une palanquée de groupes, comme le héros de Balzac parcourt une bonne partie de "La comédie humaine", là s'arrête le parallèle - le guitariste Aurélien-Victor Lagache (Meatles, Jimi Was Gain, entre autres). À la basse, l'illustratrice et plasticienne Pauline Duez se montre aussi habile avec ses cordes qu'avec ses pinceaux, elle est d'ailleurs responsable du graphisme du CD, c'eût été un comble que quelqu'un d'autre s'en occupe. Quand ils en seront à leur dixième ou vingtième disque, peut-être, mais pour l'instant... Quant à la batterie, elle est tenue par Gauthier Lamiaux, qui officie également dans Bavure - ça se tient, quand on a un peu forcé sur le picrate, même du grand cru, on peut se bavouiller sur son jabot, non non, pas de nom. Il y a aussi un quatrième membre d'importance dans l'affaire - comme chez "Les trois mousquetaires", décidément très littéraire cette chronique, aurais-je raté ma vocation ? - Edmond Lameutte, qui a écrit la moitié des paroles des chansons, seul ou avec Aurélien-Victor Lagache, danseur de charme, c'est sa définition, à ses heures perdues et membre-fondateur de la Société du Virus, organisation semi-secrète qui conspire pour faire en sorte que la détente de l'esprit devienne mode de pensée universel. Beau programme, on n'est pas chez Philippe Attal. Voilà, une fois l'ours constitué, ne restait plus qu'à concocter l'ouvrage. De la belle et de la balle je dois dire. C'est que nos trublions ne sont pas du genre à faire dans le rapiat et le pleure-misère, douze titres pour presque une heure de musique, on en a pour ses brouzoufs, surtout que le disque est toujours moins cher qu'une boutanche de Mouton Rothschild, même éventée et bouchonnée. Grand Cru, c'est une savante tambouille de garage, de rock'n'roll, de psychédélique (pour la garniture), voire, pourquoi pas, de stoner, mais pas trop lourd sur l'estomac. En outre, le chant, en français et partagé entre Aurélien-Victor et Pauline, apporte parfois une petite touche éthérée qui facilite la digestion. Non, j'ai beau chercher, je ne vois guère de défaut là-dedans. Même en vous murgeant sévère à force d'écoutes répétées du bousin, je pense que vous devriez éviter la gueule de bois carabinée des lendemains qui déchantent. Ce qui n'est pas la moindre des qualités de ce Grand Cru, peut-être pas encore millésimé, mais aux âmes bien nées (merci à Pierrot Corneille), vous connaissez la suite du refrain. Après, si Grand Cru était un vrai piqueton, je ne saurais vous dire s'il sent la banane, la noisette ou le chou-fleur, pour moi, il sent surtout l'électricité, la binouze et la fricadelle-frites, la base quoi.

The ROOST : Black mountain (CD, M&O Music - www.m-o-music.com)

Dix ans après sa formation, the Roost fait paraître son nouveau projet, un mini-album six titres qui recycle ce mélange d'énergie et de mélodie propre à un stoner désinhibé qui louche vers Queens Ot The Stone Age ou, plus loin, vers Soundgarden. La musique de the Roost n'est pas du genre à se lancer dans des chevauchées débridées sans trop en connaître le but, au contraire, la retenue inhérente à cette demi-douzaine de morceaux permet au groupe de bien poser ses instruments, d'en assumer la maîtrise totale, de garder le contrôle d'une tension qu'on sent latente mais qui, à aucun moment, ne vient faire perdre le fil d'une intensité positive. The Roost n'en fait jamais trop, ce qui permet au quatuor de nous embarquer dans des rêves suffisamment teigneux pour ne pas devenir mièvres, mais pas assez mauvais pour ne pas virer au cauchemar. The Roost semble toujours en équilibre, comme des fildeféristes sûrs de leurs capacités et de leur art. La preuve, si le groupe travaille sans filet, il contrôle toujours parfaitement la situation. Il faut dire que ce disque vient après deux EP, tous deux live de surcroît, même si l'un a pourtant été enregistré en studio, et un album, bâtissant une discographie à l'ancienne, nullement préfabriquée et encore moins artificielle. Les quatre membres de the Roost transpirent vraiment et s'écorchent les doigts si besoin pour bien nous prouver qu'ils sont humains. Un certificat d'humanité qu'il va bientôt falloir présenter systématiquement à l'heure où les disques risquent de plus en plus de sortir du "cervreau" robotisé d'une quelconque connerie artificielle, ça s'est déjà fait, comme aussi en littérature, comme probablement aussi dans le cinéma ou la peinture. Aussi, comme il vaut toujours mieux privilégier les vrais instruments au détriment du synthétique, vaut-il mieux se prémunir contre le frelaté en préférant l'organique, même si ça pue sous les bras, si ça refoule du goulot, si ça postillonne dans le micro. Et même si the Roost sont Belges, ce qui, de toute façon, ne s'entend pas. Et puis quoi, quand on convoie, n'est-ce pas pour le meilleur et pour le pire ? C'est bien ce qu'on dit non ?

SHETAN : Enantiodromia (CD, M&O Music)

Shetan est un groupe parisien emmené par la chanteuse Amélie Lenoir. Elle n'est d'ailleurs pas la seule fille dans ce quatuor puisqu'on n'y trouve qu'un seul mec, le guitariste Guillaume Furon. Avec ce premier disque, Shetan ne fait pas franchement dans le dérisoire ou le futile (quoique reprendre Lana Del Rey, hum, comment dire...). Basiquement, c'est de métal dont il s'agit, avec des riffs puissants, des rythmes étouffants, souvent mid-tempo, au point qu'un morceau comme "Shut up bitch", au moins dans sa première partie, me fasse penser à du Neurosis, et surtout la voix d'Amélie Lenoir qui puise profondément en elle-même pour s'arracher quelques particules de tripes et rendre ainsi sa diction tantôt éraillée, tantôt criarde, tantôt énervée selon les morceaux. Une chose est sûre, ses influences premières ne doivent être ni la Castafiore ni Maria Callas, ou alors elle cache bien son jeu. À moins que ce soit sa propre conception de l'enantiodromie, concept qui, selon Héraclite, moralisateur avant l'heure, fait évoluer tout ce qui existe vers son contraire, alors pourquoi pas le métal vers l'opéra. Si c'est ça, pour l'instant, Shetan n'en est qu'aux premiers pas de sa course vers son antithèse. Et comme il y a encore de la marge, on devrait avoir le temps de voir venir l'irréparable. Pour l'heure, contentons-nous de ces premiers assauts métalliques, "Faust" ou "Médée" attendront bien un peu.

BEAT CITY TUBEWORKS : Through space and time (CD, Ghost Highway Recordings)

Nom de Thor, ne vous arrêtez pas aux nappes de claviers qui ouvrent ce nouvel album de Beat City Tubeworks, les Suédois n'ont pas encore viré progressif ni gnan-gnan. D'ailleurs, cette brume musicale ne dure que le temps de voir apparaître le soleil, et donc la vraie lumière, une fois qu'elle s'est levée, c'est-à-dire à peu aussi rapidement que quand vous posez votre séant sur un coussin de belle-mère ou une punaise format XXL. Après le brouillard vient donc le rock'n'roll, un genre dont Beat City Tubeworks n'est pas près de s'émanciper si l'on en juge par leur discographie, qui, pour assez chiche qu'elle soit - trois albums en plus de dix ans d'existence, celui-ci venant, qui plus est, six ans après le précédent - n'en est pas moins un bel exemple de mixité électrique, entre rock'n'roll tendance Nomads, garage tendance Hives, power-pop tendance Wannadies et punk tendance Backyard Babies, ce qui nous offre un beau panorama de ce qui se fait de mieux en matière de rythmes binaires dans un pays qui n'a jamais été avare de groupes séminaux, ce qui nous fait également mieux comprendre pourquoi on s'entiche si facilement de cette scène, du moins moi en tout cas. Les douze titres de ce nouvel

opus sont globalement très énergiques, une énergie qui a le temps de sourdre et de se diffuser dans votre petit organisme, fût-il chétif et maigrelet, grâce à une belle moyenne de plus de trois minutes chacun. Ils se complaisent même, sur près de six minutes, à nous dynamiter un heavy-blues marécageux sur le très boueux "Bayou voodoo nights", comme si on n'avait pas assez de se dépatouiller des trolls et autres elfes noirs de la mythologie nordique sans nous coltiner les loas et les zombies du vaudou, sans parler des mânes d'AC/DC, les vrais, période Bon Scott, qui viennent nous mater d'un œil goguenard. Et je vous passe les poivrasses dopées au glögg, comme leur "Dr. Jekyll & Mr. Drunk". Hein, il n'avait pas pensé à ça le petit Robertson, Robert Louis, au moment de rédiger son fabliau steam-punk. Beat City Tubeworks savent user d'un rock'n'roll perfide pour nous avoiner du riff sanguinolent et de la mélodie corpulente, une musique qui vous tient au corps pour mieux vous permettre de passer l'hiver sans trop de problème de chauffage interne. De quoi économiser la fréquentation du sauna, d'un point de vue purement calorifique je veux dire, parce que, évidemment, pour ce qui est de rencontrer votre éventuelle prochaine en petite tenue sans passer pour un pervers sexuel, on n'a pas trouvé mieux, à part la plage naturiste... mais la Suède, ça n'est pas vraiment le Cap d'Agde, encore qu'avec le réchauffement climatique, la transition n'est peut-être pas si lointaine qu'il y paraît. Beat City Tubeworks, le rock'n'roll qui devrait définitivement vous faire détester la pop lyophilisée, ce truc invouable que certains planquent dans leurs rayonnages.

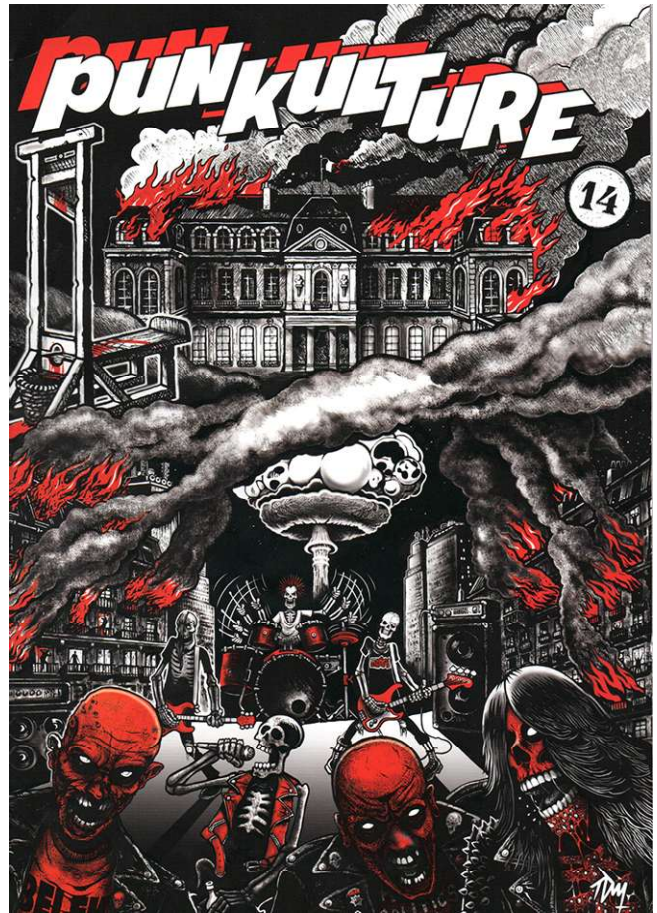
SO-CHO PISTONS : No fake (CD, Monster Zero)

Hiroshima 1945, les Japonais se prennent un gros pétard sur le coin du nez, ce qui incite Hirohito à ne plus vouloir jouer aux cow-boys et aux samouraïs avec les Américains, trop mauvais joueurs à son goût. Il est vrai qu'on aurait été grognon à moins. Hiroshima fin des années 70, les futons sont toujours bien irradiés au moment où trois couples d'habitants décident de semer autant de petites graines, comme ça, pour passer le (bon) temps. Hiroshima fin du XXe siècle, les petites graines sont devenues grandes et décident de former un groupe de rock'n'roll, So-Cho Pistons, mais, forcément, ils se traînent encore quelques traces d'uranium 235 dans le sang, ça va s'entendre dans leur musique. Les So-Cho Pistons sont donc nés sous le double signe de Little Boy et des Ramones, double parrainage à haut potentiel explosif, dix albums plus tard, on se prend toujours atemi sur mawashi à l'écoute de leurs petites galettes de cire incandescentes. "No fake" ne faillit pas à la tradition et annonce clairement la couleur, "rien de faux" là-dedans, que du pur jus de centrale, que du dur de dur, que de la vérité vraie, que de la vieille antienne punk'n'roll intransigeante et indestructible. Si une bombe atomique n'a pas réussi à rayer Hiroshima de la carte, ce n'est pas du punk frelaté qui va faire peur aux So-Cho Pistons qui ont ressorti les katanas de la naphthaline pour mieux rendre leur message convaincant. Et ils savent s'en servir, avec une adresse et une vélocité qui frisent l'insolence. Presque rien ne dépasse les deux minutes dans leur karaoké punky et raunchy, à part leur reprise de "Los Angeles is burning" de Bad Religion, presque le morceau le plus long alors que le groupe américain n'est pas spécialement réputé non plus pour sa propension à faire dans la longueur de temps, mais bien, lui aussi, dans la rage, même en 2004 alors que le groupe affichait déjà un quart de siècle d'existence. Tiens, comme les So-Cho Pistons aujourd'hui, il n'y a pas de hasard. Le groupe évite tout aussi habilement la daube électro quand il décide de succomber à la mode du remix, comme sur leur classique "Piston bop nite" (original paru en 2014 sur l'album éponyme) qui clôt cet album et qui est tout aussi rock'n'roll que le reste. Les temps ont changé, aujourd'hui les bombes sont des pièces de musée, on leur préfère plutôt les missiles de croisière, les So-Cho Pistons l'ont bien compris qui nous balancent quinze nouvelles fusées balistiques (façon orgues de Staline, plus on est de fous etc), des drones de poche que personne n'a pu intercepter tant ils ont réussi à dépasser le stade hypersonique. C'est sûr, si les So-Cho Pistons décidaient, comme il y a quatre-vingt cinq ans, de déclarer la guerre au reste du monde, il y aurait peut-être de quoi faire dans nos jeans troués, Pearl Harbor et Iwo Jima pourraient alors passer pour d'aimables jeux de bacs à sable. Pour ça que je n'ai pas attendu, j'ai préféré me rendre tout de suite, quitte à passer pour un infâme collabo rock'n'roll, il faut savoir reconnaître plus fort que soi quand on est dépassé par les événements. Les Ramones n'avaient qu'à pas mourir si vite, eux auraient peut-être pu arrêter ce tsunami. Maintenant, ça risque d'être moins facile.

PUNKULTURE 14 (Fanzine, Mass Productions - www.massprod.com)

On y retourne, on n'y retourne pas. L'incertitude a longtemps été de mise à la fin de l'année 2025 quant à savoir si Mass Productions allait poursuivre l'aventure fanzinesque avec "Punkulture", tant il est vrai que concevoir un tel objet, avec sa centaine de pages syndicales, n'est pas une mince affaire, je sais de quoi je parle avec ma feuille de salade pourtant nettement plus modeste. Et puis finalement, vers février si ma mémoire est bonne, je reçois un mail de Vincent, notre vénéré rédact' chef - que tes pataugas soient toujours impeccablement cirées ô grand voïvode massprodien - qui me dit que le principe d'un nouveau numéro est acté, et que donc, si l'envie m'en prend, je peux écrire un petit quelque chose pour icelui. Un peu mon neveu que je lui réponds virtuellement. Mais, grave erreur stratégique de sa part, quand je lui parle de deadline, il me dit que je peux prendre mon temps, il n'y a pas urgence. OK ! Pas le genre de truc à me seriner deux fois. J'avais depuis longtemps l'idée d'un article sur Sonic Youth, je m'attelle à la tâche. Mais mollo, hein, j'ai le temps, en principe. Me reviennent alors mes vieilles habitudes de procrastinateur professionnel. Il faut dire que, pendant longtemps, je ne pouvais bosser que dans l'urgence, attendant toujours le dernier moment pour finaliser mes travaux. Mais c'était avant, dans une autre vie, quand j'avais un boulot alimentaire pour remplir mon frigo. Depuis que je n'ai plus ces exigences matérielles et que je ne travaille plus, au sens mercantile du terme, c'est plutôt l'inverse, j'ai désormais largement tendance à tout faire le plus tôt possible, certains diront que c'est pour mieux me débarrasser de ces obligations, peut-être, n'empêche, je ne procrastine plus, ou quasiment plus. Fallait juste pas me chercher en me disant que j'avais le temps. Procrastinateur un jour, procrastinateur toujours finalement. J'en étais là de mon petit article sur Sonic Youth, tranquillou, doigts de pieds et de mains en éventail, à siroter deux-trois rafraîchissements, entre deux mots, deux phrases dans le meilleur des cas, avant que, fin avril, si ma mémoire ne me joue toujours pas de tours pendables, Vincent me relance, me demandant si mon article était prêt pour avant-hier, ou mieux la semaine dernière. Ah le fourbe ! Il avait juste oublié de me dire que, entre le moment où la relance du zine avait été décidée et son petit rappel à l'ordre, une deadline avait été décidée, omettant de m'en informer. Errare humanum est. Alors forcément, non, mon article n'était pas prêt, il me fallait quand même quelques jours supplémentaires pour finir le job, comme tout bon mercenaire qui se respecte - écrire un article ou buter un mec, c'est à peu près pareil... dans l'esprit. Tout ça pour me faire culpabiliser je suis sûr, car aussitôt dit, la pression de l'urgence et du délai en passe d'être dépassé me renvoie derechef à mon passé de procrastinateur. Woah putain, j'y arriverai pas, mon rêve de prix Pulitzer s'envole à jamais, je suis un gros nul, mon rêve de firmament s'envole et autres joyeusetés de winner de seconde zone. Mais, comme d'habitude, quelques jours plus tard, l'article était bouclé, c'était toujours comme ça que ça se passait avant, il n'y avait pas de raison que ça ait changé depuis. Je ne sais pas si je fus le dernier à rendre ma copie, en tout cas je ne fus certainement pas le premier à vaincre au sprint, sauf à considérer le temps d'écriture des derniers paragraphes, un chrono intermédiaire peut-être digne d'entrer dans le Guinness des Records... ou pas. Au final, moins d'un an après la sortie du n° 13, le nouveau "Punkulture" est sur les étales. Pas mal pour un zine qui n'était pas sûr de perdurer. Y aura-t-il un n° 15, on verra ça à la rentrée j'imagine. Si tel est le cas, j'ai déjà un sujet d'article et d'interview en vue. Petit message perso à Vincent : ne jamais me dire que j'ai le temps, je suis capable de le croire. Bref, dans le sillage des opus précédents, cette quatorzième livraison propose toujours ses cent pages (ah bah non tiens, cent quatre cette fois-ci, il y en avait un peu plus, Vincent nous l'a mis quand même, est-il taquin) de punk en tout genre. Le noyau dur des contributeurs reste le même, à deux-trois absents près, mais je ne balancerai pas, le fond de commerce également, entre portraits d'activistes notoires, musiciens (Lucas Fox), graphistes (Nico TDM, le responsable de la couverture, bon, là, j'ai balancé, mais je ne pouvais pas me taire devant tant de talent), associations (AJB), articles de fond sur quelques groupes essentiels (Devotos, King Phantom, Playmatics, Ratas Rabiosas), tours reports (Komptoir Chaos, Breakout) et chroniques diverses et variées. Petite nouveauté dans ce numéro, ou plutôt petit retour, on y parle aussi cinéma, et c'est vrai que ça manquait ces derniers temps, notamment pour l'amateur que je suis, mais il est vrai que les films sur le punk ne sont pas non plus légion, ceci expliquant en grande partie cela, outre le fait qu'il faille aussi un chroniqueur capable d'en parler, la perle rare semblait avoir enfin été trouvée. Si vous connaissez déjà le zine, vous n'avez pas besoin de ma chronique, vous l'avez peut-être même déjà achetée, si vous ne connaissez pas encore, croyez-moi sur ma bonne mine (heu, c'est une image hein, ça n'est pas à prendre au pied de la tranche),

ce truc est de la balle, conçu dans l'urgence peut-être, mais l'urgence n'est-elle pas, justement, la qualité première du punk, "Punkulture" est donc raccord avec son sujet principal. À ce rythme, et si les petits lutins ne nous mangent pas d'ici là, le prochain numéro risque bien de sortir pour Noël, préparez vos chaussettes.



MÄRVEL : Brain drain diaries (CD, Leather Lake/Ghost Highway Recordings)

Märvel n'a rien d'un groupe hasardeux, si ce n'est leur identité, car le trio avance masqué, comme les super-héros, et si les trois membres d'origine sont toujours présents aujourd'hui, il n'empêche qu'ils peuvent parfois être ponctuellement remplacés, notamment en tournée, mais, officiellement, the King (le Roi), the Burgher (le Bourgeois) et the Vicar (le Vicaire) restent la plus rock'n'roll des équipes de défenseurs de l'humanité outragée. Et s'il ont choisi ce nom, vous vous doutez bien que ce n'est pas sans relation avec la vénérable maison d'édition américaine, y rajoutant juste l'umlaut sur le "A" pour ne pas risquer la confusion ni le procès pour violation de copyright, un umlaut qui, de plus, affilié de facto le groupe à la frange la plus dure du rock'n'roll le plus énergique et le plus puissant qui soit. Märvel ne sont pas Suédois pour rien, l'umlaut leur permettant également de revendiquer un héritage nordique qui n'a jamais eu la réputation de produire des demi-portions ni des petites natures. Ça va même plus loin puisque, à l'image des Norvégiens de Turbonegro et de leur Turbojugend, les fans de Märvel sont eux aussi organisés en une Märvel Army qui s'étend sur une douzaine de pays, les présidents de ces différents chapitres se présentant eux-mêmes toujours masqués. Présenté comme ça, ça fait un peu secte, mais il n'en est rien, qu'on se rassure dans les chaumières la prochaine fois que Märvel viendra se dégourdir les jambes près de chez vous. Sinon oui, Märvel fait du rock'n'roll à fort indice d'octane, quelque part entre Chuck Norris Experiment, avec qui ils ont partagé un single en 2015, et les Hellacopters, à qui ils ont rendu hommage en 2019 à l'occasion d'une participation à un tribute aux vétérans varègues. Ils peuvent donc difficilement renier leurs origines et leurs obsessions musicales. Märvel fête son quasi quart de siècle d'existence - established 2002, aux États-Unis, où nos trois pirates étaient alors étudiants, inutile de dire que les diplômes sont vite passés par profits et pertes - avec un dixième album fidèle aux principes du groupe, de la poigne et de la bravoure, mais aussi un sens de la mélodie que n'avaient pas renié, en leur temps, des groupes comme Kiss ou Blue Öyster Cult (umlaut toujours). Contrairement à l'album précédent, "Graces came with malice", on ne trouve aucune ballade ici, ce qui est un bon présage,

même si, globalement, il est vrai que le groupe semble avoir fait preuve d'un peu plus de retenue que d'habitude sur l'ensemble des dix titres, qui restent néanmoins largement au-dessus de la moyenne. Ça ne sera pas à cause de Mårvel si, un jour, la Suède perd sa place sur le podium des pays les plus rock'n'roll de la planète, malgré tous les Abba qu'on peut aussi y trouver. Pour paraphraser the Thing, l'un des Fantastic Four, Mårvel pourrait fort bien, eux aussi, nous balancer un "It's clobberin' time !" ("C'est l'heure de la baston !") rageur en guise de profession de foi.

Brat FARRAR : Group (CD, Beast Records/Take The City Records/Ghost Highway Recordings)

Brat Farrar, c'était la moitié de Digger and the Pussycats, sous son vrai nom de Sam Agostino, duo dans lequel il était chanteur et guitariste. Une fois Digger and the Pussycats séparés, au début des années 2010, le bonhomme prend un pseudonyme, Brat Farrar (rapport au grimoire éponyme de l'écrivaine écossaise Josephine Tey paru en 1949 ?), et se lance dans une carrière sous ce nouveau nom, une carrière plutôt pléthorique puisque "Group" est son cinquième album, sans compter une pleine pelletée de singles et de participations à des compilations. Il ne chôme pas notre Australien, et il ne dévie pas du mode de vie qui l'anime depuis plus de vingt ans, tant avec Digger and the Pussycats qu'avec ce nouveau projet, le garage-punk. C'en est même un peu monomaniaque, mais ce n'est certainement pas moi qui lui jetterai la pierre. Jusque-là, Brat Farrar évoluait purement en solo, et en mode tellement DIY qu'il faisait tout lui-même, en autarcie totale, dans sa chambrette. Pour ce nouvel album, changement de format puisqu'il s'est entouré d'un vrai groupe, d'où le titre du disque, un quatuor en classique formation garage, guitare-basse-batterie-clavier, mais avec de solides accointances punk, un punk intense, à l'américaine, limite post-punk, genre Dream Syndicate ou Hüsker Dü des débuts. D'ailleurs, si les titres de ce disque restent concis, l'album se termine sur un "The trouble with me" de plus de six minutes, improvisé en studio, qui en dit long sur la volonté de Brat Farrar de démontrer qu'il n'y a pas que le garage-punk dans sa canette. Pour autant, et après avoir enregistré toutes ces chansons à l'état de démo tout seul, comme avant, l'entière du disque a été enregistrée par le groupe live en studio, en une seule journée. Et si le groupe a refait quelques overdubs le lendemain, notamment des parties chantées, Brat Farrar a préféré ne pas utiliser ces dernières et garder les prises originales communes, plus spontanées et plus énergiques. Si quelqu'un trouve ce disque surproduit, je lui conseillerais vivement d'aller consulter un ORL.

SWEATPANTS PARTY : Fanno bella figura (CD, Monster Zero)

Ce groupe pourrait symboliser l'Union Européenne à lui tout seul. En effet, si Sweatpants Party est un groupe autrichien, basé à Innsbruck, on y retrouve une figure légendaire de la scène punk'n'roll mondiale, le Néerlandais Kevin Aper, ex Apers. Et, si le groupe chante normalement en anglais, sur ce nouveau cinq titres; c'est l'italien qui est mis à contribution. Pas si incongru que ça si l'on considère que l'Autriche et l'Italie possèdent une longue frontière commune, la première ayant même longtemps occupé une partie du territoire de la seconde, Innsbruck, la ville d'origine de Sweatpants Party, étant elle-même assez proche de la frontière. Pour le reste du line-up de Sweatpants Party, il n'y a pas eu besoin d'aller bien loin puisqu'on n'y trouve que du local, des musiciens ayant déjà un CV conséquent pour avoir fait partie, en d'autres temps, de groupes comme Jagger Holly, Stockkampf, les Mugwumps, les Ratcliffs ou 7 Year Bad Luck, des groupes qui, non seulement, viennent d'Innsbruck mais ont, en outre, quasiment tous sortis des disques sur Monster Zero, label installé, je vous le donne en mille, à Innsbruck. Avec ce solide background, Sweatpants Party est donc d'une autre trempe que le groupe de collégiens à peine sorti de son local de répétition. Et si tous les noms cités plus haut vous paraissent un peu familiers, vous aurez vite compris que Sweatpants Party restent fidèles à une certaine vision d'un punk'n'roll directement inspiré par les Ramones, un pré-requis pour être signé sur Monster Zero, outre le fait que, de toute façon, tout ce petit monde grenouillant dans les mêmes tavernes tyroliennes, il eut été surprenant qu'on ne fasse pas affaire ensemble. Ceci dit, Sweatpants Party abordent quand même le punk'n'roll par la face nord, presque aussi raide que celle du Großglockner, avec des chansons qui ont légèrement tendance à s'étirer en longueur - attention, on n'est quand même pas chez Yes ou Tangerine Dream, les zigotos n'en sont pas à avoir une tarentule au plafond - de quoi jeter un œil vers le pop-punk, voire lorgner vers d'autres rythmes, comme le pont reggata de "Lignano", sans parler de la soirée pantalon de survêtement vantée par le nom du groupe, pièce

d'habillement pas franchement glamour et très éloignée du triptyque Converse, jean troué, Perfecto. Encore que je ne sache pas que les quidams soient jamais montés sur scène dans un tel accoutrement - bien que, pour ce qui est du public, certaines photos fassent un peu peur - l'honneur est sauf, et comme ils le disent dans le titre de ce petit dernier, ils font encore bonne impression. Manquerait plus que Kevin Aper se lance dans le rap, ce serait la fin d'un monde, mais on n'en est pas là.

The HALLINGTONS : No plan (CD, Monster Zero)

Ils ont beau nous affirmer qu'ils n'ont pas de plan, de carrière doit-on supposer, il n'empêche que les Hallingtons, depuis une dizaine d'années, alignent les disques comme sur un banc de rame, quatre EP et deux albums à ce jour, "No plan" compris, les trois premiers EP ayant en outre été réunis sur un album supplémentaire, une discographie âprement alimentée donc. Les Hallingtons sont originaires d'Oslo et se réchauffent avec force rasades de punk'n'roll ramonesque, d'ailleurs, pour mieux nous en convaincre, les trois Norvégiens ont changé d'état-civil et ont tous pris comme patronyme celui d'Hallington, ça ne vous rappelle rien ? Et s'il vous faut un autre indice, ah bon ?, écoutez "Ice cream boy", plus Ramones que les Ramones quand ceux-ci se piquaient de mid-tempo, ou "Wanna be an intellectuel", plus crétin que benêt quand on accusait les faux frangins de ne pas avoir la lumière à tous les étages. Et les Hallingtons appliquent la recette à la lettre, ils l'ont même apprise par cœur, juste au cas où, à savoir trois accords, des mélodies qui vous vrillent le cerveau pour mieux s'y accrocher et un enthousiasme généreux quand on touille le tout, avec des thèmes qui allient légèreté ("Love song for you (my baby blue)") et prise de conscience ("Planet B") avec une bonne dose de dérision ou de second degré ("Nothing nice to say") et quelques délires fictionnelles ("My name is King Kong", "I met the mothman"), tout le monde devrait y trouver à manger, et surtout à boire, on parle de rock'n'roll quand même. Et ne vous y trompez pas, les Hallingtons font du punk'n'roll pour les ceusses qui aiment le punk'n'roll, leur propos n'est pas de tenter de convertir qui que ce soit, si vous adhérez, tant mieux, sinon tant pis pour vous, les Hallingtons ne vous attendront pas si vous êtes largué par tant de candeur. Les Hallingtons n'ont pas inventé le rock'n'roll, ni même le punk'n'roll ou le pop-punk, mais motus, on s'en fout, ils ont su en extraire la substantifique moelle pour nous faire tapoter du pied avec certitude et abnégation, éventuellement lever le poing pour scander un refrain accrocheur et nous faire branlotter du chef en rythme. Personnellement, je n'en demande pas plus.

NEWS

La Suède reste l'un des pays les plus actifs en matière de rock'n'roll, la preuve avec l'une des dernières sorties du label **Beluga**, basé à Stockholm, "1st impression #2", le huitième album de **True Lies**, de Malmö, du rock'n'roll classique à guitares. Autre production, "Agent of chaos", le nouvel album punk-pop de l'Américain **Brad Marino**. Rock'n'roll encore avec le premier album de **Micah and the Mirrors** (Denver, Colorado), "Liars chair". Et enfin les **Speedways**, trio londonien, nous assènent un nouveau single, "I shouldn't have tried to leave without you" : www.belugarecords.com @@@ Le label lyonnais **Dangerhouse Skylab** fait paraître une énième compilation du groupe punk'n'roll allemand **Gee Strings**, "Greatest shits", rien de nouveau certes, mais c'est toujours aussi fortifiant à écouter, surtout si vous découvrez le groupe à cette occasion. Dans un autre genre, **the Big Marteen's** est le nouveau projet rhythm'n'blues de **Vincent Bassou**, des **Grys-Grys** notamment, qui sort un premier album sudoripare, "Record addict", au feeling 50's affirmé. Quant au groupe anglais **Jack Cades**, "Fade in" est leur quatrième album, garage toujours, bien qu'un poil plus pop cette fois : www.dangerhouse.fr @@@ Chez les Nantais d'**Une Vie Pour Rien**, on fait dans le format court avec un nouveau single de **Columba Triste** et un split single partagé par **Frustration** et **8°6 Crew** qui reprennent chacun un inédit de **Camera Silens**, riche idée : www.uvpr.fr @@@ Du côté des Marseillais de **Crapoulet**, on n'est pas sectaire, tant qu'on fait du punk, on prend et on presse. Parmi les dernières productions du label, "Save the mermaids" des **Saints And Sinners**, punk-rock de Tours, "Get on the board" d'**Acid Drop**, hardcore de Tours également, et "Buzzing sounds" de **Tragic Johnson**, emo de Boulogne-sur-Mer : <https://crapouletrecords.limitedrun.com> @@@ **Vigilante** est un groupe hardcore de Nantes qui vient de sortir son premier album, "Behind the mask", en autoproduction, on a aimé : <https://vigilante-band/> @@@ En 2008, les **Thugs** se reformaient pour quelques concerts et le plaisir de tous. Quatre ans plus tard paraissait l'album live "Come on, People !" enregistré durant la date bordelaise

de cette tournée de reformation. Le disque étant épuisé depuis longtemps, **Nineteen Something** vient de le rééditer en vinyle, heureuse initiative : nineteensomething.bigcartel.com @@@ Chez **I Feel Good Records** on ne plaisante pas avec la bourrinade, la dernière production du label est là pour le prouver. "Second full length", comme son titre l'indique, est le deuxième album du duo basse-batterie norvégien **Tæl**, quinze titres de power-violence en douze minutes, on ne sait pas ce qu'ils mettent dans leur aquavit, mais je doute que ce soit du sirop d'airelles : ifeelgoodrecords.com @@@ **Dirty Punk** poursuit son travail d'archiviste avec d'excellents repressages, l'album "Des jours plus durs que d'autres" de **Komintern Sect**, le EP "Rien à signaler" de **R.A.S.** ou l'album "Pogo braque" de **PKRK** (pour la première fois en vinyle) : www.dirtypunk.fr @@@ On n'est pas près de les voir sur le Tour de France, ça n'empêche pas les Canadiens de **Vicious Cycles** de nous larguer avec leur nouvel album de pur garage-punk, "Get wrecked", paru sur **Pirates Press**, donc en plusieurs déclinaisons de beaux vinyles colorés : <https://theviciouscycles.com> @@@ **Voodoo Rhythm Records** réédite le premier album du one-man-band espagnol flamenco-trash-punk **Nestter Donuts**, pourtant pas si vieux puisque paru initialement en 2022, mais quand on aime... : www.voodoohythm.com @@@ Le troisième album du groupe parisien **Mazingo**, blues-rock'n'roll à l'américaine, "Wait a minute", est annoncé pour la fin de l'année, plus roots et plus énergique que les précédents, on adhère : www.mazingo-music.com @@@ Les **Drowns**, de Seattle, font du punk'n'roll et sortent leur quatrième album, "Relentless", produit par **Bill Stevenson (Descendents)**, sur **Pirates Press**, du coup c'est un feu d'artifice de pressages en vinyles colorés, oh la belle verte, oh la belle rouge, et tutti frutti : <https://thedrownsrock.com> @@@

The CHARCOAL SUNSET : Souvenirs (LP, Bear Family Records - www.bear-family.com)

The Charcoal Sunset annoncent la couleur sonore de leur musique rien qu'avec la pochette de leur nouvel album, un crâne de bison, ou de vache si l'on n'est moins dans le symbole, posé sur un sol désertique, asséché et craquelé, sans le moindre brin d'herbe, sous un soleil rasant, on se sentirait bien de retour au Kansas, pour paraphraser Dorothy dans "Le magicien d'Oz", si l'on ne savait pas que la photo a été prise en 1936 dans les Badlands du Dakota du Sud. Pourtant, the Charcoal Sunset ne sont pas plus Américains que je ne suis Martien, le groupe s'étant formé à Berlin, Allemagne (on précise car il est probable qu'il doit bien traîner un ou deux Berlin quelque part aux États-Unis), en 2009, ce qui commence à faire un petit bail. Pourtant, "Souvenirs" n'est que leur deuxième album, qui paraît quinze après le premier, apparemment, ils ont dû errer longtemps sur les pistes désolées du Texas, du Nouveau-Mexique ou le l'Arizona, ne serait-ce qu'en songe. Car, si l'on n'en avait pas tant appris sur eux, on jurerait qu'ils sont nés du côté du Rio Grande ou du désert de Sonora, leur musique étant rien moins qu'un savant dosage d'americana, de folk et de soft rock langoureux et lancinant, le groupe alignant tous les attributs qui vont avec, guitares, électrique et acoustique, harmonica, banjo, piano légèrement bastringue, orgue, accordéon, contrebasse et autre pedal steel guitar. The Charcoal Sunset font partie de ces groupes manifestement nés du mauvais côté de l'Atlantique, leurs chansons en apportant une preuve supplémentaire avec leurs thématiques plus américaines qu'une troupe de cow-boys poussant la chansonnette le soir, au coin du feu de camp, pour calmer le troupeau de longhorns meuglant dans la nuit encore chaude du soleil brûlant de la journée. Oui, bon, je sais, je ne suis pas Robert Frost. "If Jesus was american", "Basement blues", "Statue of Liberty", "Sweet harsh winds" (peut-être le morceau le plus rock'n'roll d'un disque par ailleurs pas très vigoureux, c'est vrai, mais attachant), c'est sûr qu'on est loin de Teargarten ou de la Porte de Brandebourg. L'un des premiers noms qui vient à l'esprit en écoutant les premières mesures de ce disque est celui de Neil Young, jusqu'à ce que retentisse l'intro de "For the turnstiles", en fin de face, reprise de... Neil Young, extraite de l'un de ses albums les plus folk, "On the beach" en 1974. Une évidence qui ne pouvait que nous sauter à l'ouïe et qui permet à the Charcoal Sunset d'accéder, fut-ce par la bande, à un héritage musical devenu, depuis longtemps, quasiment universel. Le groupe est quelque part hors du temps, ce qui est franchement reposant au moment où l'on ne nous impose que des produits tellement préfabriqués qu'ils sont déjà obsolètes quand on les découvre. The Charcoal Sunset, dans quelques décennies, on pourra toujours les écouter sans qu'on se demande de quand ça date, pas besoin de jouer les musico-archéologues, ce qui n'arrangera peut-être pas les chiffres du chômage mais qui permettra à tout un chacun de ne pas se sentir dépassé par un "modernisme" abscons et artificiel. Si vous cherchez un disque à écouter sur la plage cet été.

KOMODO : Battle Pass (CD, Soman Records)

Tiens, en prenant connaissance du fait que Komodo est un groupe panaméen, je me dis qu'on n'entend plus Trump parler de prendre le canal de Panama par la force, pareil pour le Groenland, apparemment, ça lui a passé aussi. Faut dire que la calamiteuse affaire iranienne n'est sûrement pas faite pour le rassurer, malgré ses rodontades gesticulatoires. Mais bon, nous ne sommes pas là pour parler des radoterries mégalomaniaques du premier roi des États-Unis (et donc, dans son esprit, du monde) mais d'un groupe que, personnellement, je découvre avec ce deuxième album. Un disque paru sur un label bordelais, on ne s'y serait pas attendu. Au départ, Komodo c'est du thrash plutôt burné, du genre que seraient capables de produire les célèbres varans du même nom s'il leur prenait l'envie, un jour, d'empoigner des guitares plutôt que de se foutre sur la gueule comme des teignes pour tirer leur coup (de l'intérêt, des fois, de regarder des documentaires animaliers, c'est fou ce qu'on peut apprendre sur nos colocataires terrestres non humanoïdes). Avec ce deuxième album, Komodo ont mis pas mal d'agua dans leur seco. En conséquence, ils utilisent désormais le délicieux terme de melodic thrash pour qualifier leur musique. Et c'est vrai que le chant chantourné, les cassures de rythme, voire même les quelques nappes de synthé (si ça n'en est pas, c'est bien imité) qui parsèment le disque viennent singulièrement atténuer la violence de leur thrash originel. A priori, ce côté mélodique dans le métal n'est pas ce qui m'affriole le plus, mais on peut comprendre qu'après une douzaine d'années (le groupe s'est formé en 2014) à passer pour des ersatz de Metallica ou de Megadeth, et même si c'est ce qui leur a valu leur notoriété, ils aient eu envie d'apporter quelques modifications dans leurs réglages et mieux faire tourner un moulin qui ne souffrait pourtant guère de ratés. Heureusement pour moi, et pour l'instant, les velléités mélodiques de Komodo ne sont pas suffisamment envahissantes ("Chronostasis" étant néanmoins la limite extrême de ce que je suis prêt à supporter) pour m'effaroucher. En gros et pour résumer, "Battle Pass" est moins bourrin qu'il aurait pu être mais quand même plus féroce (surtout les trois derniers titres) que ce qu'en laisse supposer son accroche médiatique. Un équilibre et un juste milieu pas toujours faciles à trouver mais qui me satisfont assez pour ne pas avoir l'impression de passer du côté trop lumineux de la Force.

CHARLY FIASCO : Personne (CD, Guerilla Asso)

Eh ben, il se sera fait attendre celui-là. Avec ce nouvel album, on ne peut pas dire que les Toulousains de Charly Fiasco aient fait preuve de beaucoup d'audace temporelle, surtout si l'on considère le contexte dans lequel il a été conçu. Pour en parler plus en détail, il faut remonter à 2019, vous savez, ce temps d'avant la grand merde mondiale orchestrée et instrumentalisée par nos dirigeants fascisants ayant un peu trop tiré sur l'hellébore. Bref, en 2019, Charly Fiasco fait paraître un mini-album six titres, "Rien", un disque annoncé comme étant la première partie d'un diptyque. Jusque-là, rien que de très normal. Sauf que, le temps passant, on ne voit toujours pas arriver la suite... qui ne sort donc qu'aujourd'hui, sept ans plus tard. On ne peut même pas mettre ce délai sur le compte d'une suractivité du groupe, du moins discographique, puisque, durant ces sept années, Charly Fiasco n'a pas sorti d'autre disque. Flemme ? Dilettantisme ? Eux seuls le savent et puis, après tout, qui suis-je pour juger ? Toujours est-il que "Personne" a enfin fini par paraître, suite logique de "Rien", tellement logique d'ailleurs que, si les deux disques sont parus séparément, en format maxi EP, ils seront réunis en album, un EP par face, un peu plus tard dans l'année, de quoi faire un petit brélan de beaux objets, de quoi consoler les fans d'avoir tant patienté. Depuis un peu plus de vingt ans, Charly Fiasco distille un punk-rock avec quelques belles décorations purement rock'n'roll (surtout en live), un punk-rock proche de celui des groupes de l'écurie Guerilla Asso, ce qui explique l'association entre le groupe et le label, naturelle et allant de soi. Un punk-rock chantourné et moins bourrin que la moyenne, mélodique et un brin posé (mais pas poseur, attention), un punk-rock avec des choses à dire et suffisamment de réflexion pour sortir du lot (on pense à PKRK par exemple). Sept ans, c'est sûr, ça fait longuet - il fut un temps où c'était le délai standard avant d'espérer voir dégager un président de la république, même si le remplaçant ne valait pas forcément mieux - mais ça valait la peine de faire tapisserie dans l'antichambre, les retrouvailles n'en sont que plus savoureuses. Comme avec votre petite amie après des vacances prolongées ? Oui, il y a un peu de ça.

ALICE COOPER : The revenge of Alice Cooper (CD, Earmusic - www.earmusic.com)

S'il est un retour complètement improbable sur la scène rock mondiale, un retour capable d'effrayer le bourgeois autant que la gente vampirique ou zombiesque, c'est bien celui d'Alice Cooper. Et le fait que j'ai transcrit le prénom Alice en majuscule et non en minuscule devrait aussi vous mettre la puce à l'oreille. Ce disque n'est pas le nouvel album d'Alice Cooper, le chanteur, mais bien celui d'Alice Cooper, le groupe. Car, même si les plus jeunes d'entre vous ne peuvent s'en souvenir ni peut-être même le savoir s'ils n'ont pas ce minimum de curiosité qui fait la différence, avant Alice Cooper il y eut Alice Cooper. En 1968, à Phoenix, Arizona, se forme un groupe qui se baptise Alice Cooper. Les musiciens en sont les guitaristes Michael Bruce et Glen Buxton, le bassiste Dennis Dunaway, le batteur Neal Smith et le chanteur Vincent Furnier, qui décide de prendre comme pseudonyme ce même nom d'Alice Cooper, ce qui n'ira pas sans provoquer quelque confusion quelques années plus tard, mais c'est une autre histoire. Jusqu'en 1973, Alice Cooper sort sept albums et connaît quelques succès avec les singles "I'm eighteen" et "School's out", ce dernier décrochant une première place dans les charts anglais, ou encore l'album "Billion dollar babies", n° 1 aux États-Unis et en Angleterre. Le groupe se sépare en 1974 et Vincent Furnier connaît la carrière que l'on sait, en solo, sous le nom d'Alice Cooper, dont il fait même son patronyme officiel par décision de justice. Du coup, aujourd'hui, pour le différencier du groupe, on évoque souvent ce dernier sous les noms d'Alice Cooper Group ou Alice Cooper Band. Pas simple je vous dis. Hormis Alice Cooper, les autres membres du groupe ne connaîtront guère de succès après la séparation. On peut quand même noter que, en 1976 et 1977, Michael Bruce, Dennis Dunaway et Neal Smith se retrouveront dans un groupe nommé Billion Dollar Babies, qui ne sortira qu'un unique album avant qu'un jugement les empêche de continuer à utiliser le nom. En 2015, quand Alice Cooper forme le groupe Hollywood Vampires avec Johnny Depp, on y trouve aussi Dennis Dunaway et Neal Smith, qui jouent sur le premier album, mais, globalement, c'est à peu près tout ce qu'on peut trouver de sérieux. Glen Buxton, pour sa part, est décédé en 1997 d'une pneumonie. C'est d'ailleurs ce décès prématuré qui fera se reformer les quatre survivants pour la première fois, en 1999, à l'occasion d'un concert en son hommage. D'autres reformations, tout aussi éphémères, et uniquement scéniques, se produiront en 2010, 2011, 2015 et 2017. Mais c'est en 2025 que les quatre vétérans, cinquante ans après leur séparation officielle, décident d'enregistrer un nouvel album, "The revenge of Alice Cooper". Et force est de constater que cet album sonne comme si le demi-siècle venant de s'écouler n'avait été qu'une stase temporelle. Pour faire simple, Alice Cooper 2025 sonne exactement comme Alice Cooper 70's, incroyable. Il faut dire que, pour parachever ce retour, ils ont fait appel au Canadien Bob Ezrin pour produire ce disque, celui qui avait produit leurs quatre albums majeurs des années 70, "Love it to death", "Killer", "School's out" et "Billion dollar babies", quitte à remonter une équipe, autant qu'elle soit toujours gagnante. Glen Buxton ne fait évidemment pas partie du projet, il avait un mot d'excuse. Du moins n'aurait-il pas dû en faire partie, mais, grâce à la magie du studio, on peut quand même l'entendre sur un titre, "What happened to you", le groupe ayant utilisé une de ses parties de guitare extraite d'un vieux enregistrement pour l'insérer dans le morceau, le co-créditant pour la composition du titre par la même occasion, ce qui ne coûtait pas grand-chose. Il en va de même pour les deux titres figurant sur le single bonus disponible avec la version vinyle de l'album, pareillement co-crédités à Glen Buxton, même si on n'entend sa guitare que sur l'un des deux, "Return of the Spiders 2025", les Spiders étant le premier nom du groupe à sa formation, avant de devenir Alice Cooper. Et puis tiens, pendant qu'on en est aux participations amicales, signalons également la présence de Robbie Krieger, le guitariste des Doors, sur le morceau d'ouverture, "Black mamba", alicecoopien en diable, ce qui ne laisse pas d'étonner tant, à l'époque, la musique d'Alice Cooper n'avait pas grand-chose à voir avec celle des Doors. Encore une fois, cet album de reformation ne présente ni rides superflues, ni pattes d'oie prononcées, ni cheveux blancs envahissants - à l'inverse des musiciens, forcément, tous quasiment octogénaires aujourd'hui - on jurerait qu'il s'agit d'un album oublié de la grande époque, un disque uniquement composé d'originaux, à une exception près, "I ain't done wrong", une reprise des Yardbirds circa 1965, ce qui, là encore, n'est pas banal de leur part. Je ne me prononcerais pas sur ce que peut donner le groupe Alice Cooper aujourd'hui sur scène, ne les ayant jamais vu, ce qui tiendrait du miracle vu leurs apparitions plus que parcimonieuses, mais au moins nous ont-ils pondu un putain de bon album, présenté de surcroît comme une série B d'horreur de la Universal des années 30 ou 40 ou de la Hammer des années

50 ou 60, on n'en attendait pas moins d'eux sur ce coup-là. On ne serait même pas surpris d'apprendre que leur détox, ils l'ont faite à la mandragore ou à l'élixir de jouvence. Y aura-t-il une suite ? C'est autre chose, et ça dépend sûrement beaucoup de l'agenda d'Alice Cooper, le chanteur, mais même si cet album restait un acte isolé, le groupe aura au moins clos son histoire sur une note (ou plutôt 14 partitions) largement positive, ce qui n'est pas donné à tout le monde, il suffit de voir ce que sont devenus les Rolling Stones depuis plus de quarante ans pour se dire que, si les héros, paraît-il, ne meurent jamais, certains auraient quand même dû calancher depuis bien longtemps. Pas Alice Cooper, mais quand on est déjà soi-même un mort-vivant, comme Vincent Furnier, on ne va pas se renier.



YOU GOTTA HAVE A DUCKTAIL ! NAU-VOO ROCKERS FROM WEST PORTSMOUTH, OH (LP, Bear Family Records)

Sympathique petite compilation comme le label allemand Bear Family en a le secret, "You gotta have a ducktail !" se penche sur le catalogue d'un de ces nombreux et microscopiques labels apparus dans les années 50 aux États-Unis, des labels qui ne passeront jamais sous le joug d'un quelconque music-business pas toujours très honnête, des labels dont le but premier était avant tout de produire des artistes tout aussi locaux qu'eux. C'est le cas de Nau-Voo, fondé en 1958 par Glenn McKinney à West Portsmouth, petite ville sans grande importance posée à la frontière sud de l'Ohio, à quelques kilomètres du Kentucky. Jusqu'en 1960, Nau-Voo n'a fait paraître que dix singles, tous évidemment très difficiles à trouver, d'où l'importance d'une telle compilation pour les redécouvrir. Le disque s'ouvre et se clôt avec les deux titres d'un single dévolu à Deacon and the Rock & Rollers, deux originaux très rockabilly signés Deacon Gilliland, le chanteur et guitariste qui donne une partie de son patronyme au groupe. Paru en 1959, ce sera son seul disque intéressant puisque, la même année, sur Star, après être entré en religion, il enregistre un single acoustique et préchi-précha où il annonce rien moins que la fin du monde. Vient ensuite Bobby Lawson dont l'unique single paraît en 1958 sur M.R.C., le premier nom de Nau-Voo, M.R.C. pour Mack Recording Company, Mack étant le surnom de Glenn McKinney. Bobby Lawson signe lui aussi les deux titres de ce disque, un rocker puissant en face A, un mid-tempo en face B, couplage assez classique à l'époque. Billy Adams and the Rock-A-Teers est le groupe qui se taille la part du lion sur cette compilation avec les quatre faces, écrites par Billy Adams, de ses deux premiers singles pour Nau-Voo parus en 1958 et 1959, un troisième disque paru en 1959 n'est pas documenté ici. Billy Adams, originaire du Kentucky, propose certaines références country pour assaisonner un rock'n'roll qui doit un peu à Elvis Presley. Sur ces morceaux, Billy Adams s'accompagne à la guitare acoustique tandis que son frère, Charlie, tient la guitare lead, électrique. Mais les Rock-A-Teers étaient un groupe à géométrie variable, sur certaines photos, on peut même voir deux contrebassistes derrière Billy Adams. C'est à lui que l'on doit l'énergique "You gotta have a ducktail" qui donne son titre à cette compilation, un choix judicieux, "ducktail", en anglais, désignant l'ornement capillaire qu'on appelle "banane" en français. Les De Villes, qui tiennent leur nom d'un des plus fameux modèles de Cadillac de l'époque, ne font paraître qu'un single sur Nau-Voo en 1959, dont seule la face A est présente ici. Il faut dire que la face

B, avec son rythme calypso, n'est pas très rock'n'roll, en revanche, "I didn't do it" est nettement plus tonique, la chanson étant écrite par le chanteur-guitariste Les Hamilton et le pianiste Pat Wisman, le groupe donnant même à entendre un musicien, trop discret hélas, se partageant entre trompette et saxophone. Les sonorités cuivrées se rattrapent avec les Untouchables, le saxophoniste du groupe étant celui qui porte littéralement l'instrumental "Blue chip bounce - part 1" retenu pour cette compilation. Un titre qui induit qu'il y a une seconde partie, figurant de fait en face B de cet unique single paru en 1960 en tant que dernière référence de Nau-Voo, alors que Glenn McKinney s'était installé à West Hollywood. Sur cette face B, non incluse sur cette compilation, c'est la guitare, de manière plus "traditionnelle", qui prend le relais du saxophone. The I-V-Leaguers se présentaient dans une formation très atypique à sept musiciens, dont carrément quatre chanteurs. C'est le guitariste Jim Middlecamp qui écrit "Jim-jamin", la face A de l'unique single du groupe sur Nau-Voo, paru en 1959. Paradoxalement, avec autant de chanteurs dans le groupe, "Jim-jamin" est un instrumental qui fait forcément la part belle à la guitare. Il faut dire que cette formation surprenante avec quatre chanteurs faisait des I-V-Leaguers essentiellement un groupe de ballades, comme le démontre la face B de ce disque, non reprise ici, donc forcément pas très rock'n'roll ni harassant pour les danseurs. Enfin, le dernier groupe de cette compilation est the Jades qui n'a fait paraître qu'un seul single sur Nau-Voo, en 1959. The Jades est un groupe vocal, accompagné par the Bluetone Orchestra sur se single, influencé rhythm'n'blues en général, mais surtout doo-wop sur "Hey little girl", chanson écrite par le chanteur principal du quatuor, Ron Brooks, face A du disque, la seule figurant sur cette sélection, la face B, "Walking all alone", étant beaucoup plus lente et gnan-gnan. Beau petit panorama, très rock'n'roll, de cet obscur label.

ARKANSAS ROCKS Vol. 1 - ROCKABILLY AND ROCK'N'ROLL FROM THE NATURAL STATE (CD, Bear Family Records)

Curieusement, aujourd'hui, dans l'inconscient collectif, l'Arkansas n'est plus l'un des états phares de l'émergence du rock'n'roll. Pourtant, si Memphis reste un des pivots de la naissance du genre, l'Arkansas, situé juste en face, sur l'autre rive du Mississippi, fut, lui aussi, l'un des hauts-lieux du blues puis du rock'n'roll, notamment les villes de West Memphis (avec un tel nom, on se doute où elle est située) et Helena, qui furent le refuge de quelques radios influentes, comme KWEN pour la première ou KFFA (et l'émission "King Biscuit Time") pour la seconde, qui virent éclore une poignée de DJ qui se feront vite un nom comme musiciens, on pense bien sûr à Howlin' Wolf, B.B. King ou Sonny Boy Williamson II. Mais l'Arkansas, pour bon nombre d'Américains, reste le trou du cul du pays. D'ailleurs, durant la Grande Dépression, les Arkies, avec les Okies, les habitants de l'Oklahoma voisin (comme la famille Joad des "Raisins de la colère" de John Steinbeck), constituèrent l'essentiel des bataillons de migrants intérieurs en route pour la Californie, Eldorado supposé pour ces paysans qui virent leurs champs comme passés à la pierre ponce et qui n'avaient plus rien suite à plusieurs années de sécheresse. Aujourd'hui encore, l'Arkansas n'a pas spécialement bonne presse auprès de nombreux Américains, notamment les yuppies du secteur tertiaire, voire même les défavorisés du secteur secondaire, l'Arkansas restant, à leurs yeux, le creuset d'un secteur primaire certes essentiel, mais néanmoins peu reluisant. Pour le citadin de New York ou de Los Angeles, l'Arkie reste un pécore, un bouseux, encore pire qu'un Texan, c'est dire si on part de loin. L'Arkansas a pourtant vu naître quelques rockers plus ou moins célèbres, comme Ronnie Hawkins, Glen Campbell, Sonny Burgess et surtout Johnny Cash, liste non exhaustive, qu'on pourra aisément compléter grâce à cette compilation, à commencer par Bobby Lee Trammell, à qui Bear Family a d'ailleurs consacré une anthologie il y a un an (voir chronique dans le n° 153 de cette même gazette). Bobby Lee Trammell qui, en 1962, a créé une sorte d'hymne officieux pour l'Arkansas, "Arkansas twist", qui ouvre judicieusement cette sélection. Les vingt-cinq groupes ou artistes qui sont ici répertoriés sont regroupés selon leurs villes d'origine, où il apparaîtrait que Jonesboro (ville de naissance de Bobby Lee Trammell) et Little Rock, la capitale de l'état, semblent avoir été les plus actives. On y trouve aussi une résidente de West Memphis mais, bizarrement, aucun natif d'Helena. Pour les amateurs d'Histoire, on notera deux enfants de Fort Smith, troisième ville de l'état, devenue célèbre à la fin du XIXe siècle quand, pendant vingt ans, de 1875 à 1896, y sévit le juge Isaac Parker, surnommé "Hanging judge" pour sa propension à user et abuser de la potence. On lui attribue ainsi cent-soixante condamnations à mort, pour soixante-dix-neuf exécutions effectives. Le mec ne rigolait pas, mieux valait ne pas voler ne serait-ce qu'un œuf dans sa juridiction sous peine de voir le larcin se

transformer en vol de bétail. Mais on s'éloigne, enfin surtout moi, du cœur du sujet. Outre Bobby Lee Trammell, on soulignera un autre nom assez célèbre dans cette sélection, celui d'Eddie Bond, né à Memphis, Tennessee, mais présent ici parce que, en 1962, il a eu la bonne idée de reprendre le classique de Jimmy Reed "Big boss man", reprise certes enregistrée dans les studios de Sam Phillips à Memphis mais parue sur le label Tagg de Plainview, une petite ville de l'ouest de l'Arkansas. Un peu tiré par les cheveux comme justification, mais le morceau en vaut la peine. Comme beaucoup à l'époque, Eddie Bond a fait du rockabilly et du rock'n'roll par opportunisme, son truc restant la country, genre vers lequel il se tournera rapidement après ses quelques essais rock'n'roll, au point qu'il finira par être surnommé le "King of Memphis Country" après avoir connu de nombreux succès dans les années 60 et 70. Petite curiosité, les Thunderbirds, des lycéens de Monette, au nord-est de l'état, non loin de Jonesboro, qui sont les seuls à avoir droit à deux titres, des reprises de "Flying saucer rock'n'roll" de Billy Lee Riley et "Whole lotta shakin' goin' on" de Big Maybelle, inspirée ici par la version de Jerry Lee Lewis, ces deux morceaux étant parus sur le même single, en 1961, sur le label local Buffalo, un disque qui ne sera cependant jamais commercialisé et qui restera l'unique disque à la fois du groupe et du label, dans le genre rareté, difficile de faire mieux. Globalement les artistes sélectionnés pour ce disque restent assez obscurs, d'où l'intérêt de l'objet qui permet de découvrir tous ces apprentis rockers dont la plupart ne produiront pas plus d'un seul single, d'autant que, musicalement, le tout est d'excellente facture et de bonne tenue. C'est une constante chez tous ces musiciens qui, s'ils n'ont pas percé (beaucoup d'appelés pour peu d'élus, refrain connu), n'en étaient pas moins d'honnêtes techniciens, les paysans américains, dans leur ensemble, occupant souvent leurs loisirs à chanter ou à faire de la musique, ceci expliquant cela. Autre point à signaler, la compilation se présentant un peu comme un guide touristique musical de l'Arkansas (vous pourriez vous en servir pour votre prochain road-trip dans la région), il est illustré de photos d'époque des villes traversées, un petit plus non négligeable pour susciter l'intérêt de l'acheteur.

The SCANERS : 0 (CD, Dangerhouse Skylab/Wap Shoo Wap Records)

En dix ans, les Scaners ont déjà bâti une discographie proprement cauchemardesque pour les collectionneurs. Certes, cette discographie s'articule autour de trois albums, une honnête vitesse de croisière, mais ce serait trop vite oublier toutes les petites sondes que les Lyonnais envoient à travers la galaxie sans trop se préoccuper de savoir où elles vont tomber, au mieux dans les bacs d'un disquaire ou sur la platine d'un fan, pouvant donc, a priori, être récupérées sans trop d'efforts (ce qui est quand même vite dit), au pire dans un espace intersidéral inexploré par la majorité d'une humanité perdue dès qu'elle n'a plus son portable greffé au bout de la mimine ou ses réseaux (a)sociaux incrustés dans la rétine. Les Scaners ont sorti tellement de morceaux sur des singles, des compilations ou des démos improbables qu'il fallait bien le travail de fourmi légionnaire d'un Indiana Jones à la recherche de la destinée du rock'n'roll perdu et maudit pour tenter de retrouver toutes ces reliques éparpillées autour du monde, et je pèse mes mots. C'est chose faite avec cet album "0", une numérotation logique après l'illogisme des trois premiers numérotés "1", "2" et "3". "0" comme la dynastie mouvante des premiers pharaons égyptiens, apparus avant la première lignée officielle. Bien pratique ce chiffre "0", au point qu'on se demande comment les Grecs et les Romains ont pu s'en passer sans se planter dans leurs calculs. Encore que Claude Ptolémée, qui a décrété que la Terre était au centre de l'univers et que tout le reste tournait autour, y compris le Soleil ou la Galaxie d'Andromède, aurait peut-être dû attendre la parution de ce disque avant de tourner sept fois autour de lui-même en attente de décollage, mais personne n'est parfait. Or donc, les Scaners, de bons bougres par ailleurs, tant sur album que sur d'autres supports épars et divers, se réservent l'exclusivité d'un punk synthétique autant que 77 (euh, 2077 pour eux, 1977 étant déjà de la préhistoire, pour ne pas dire de la soupe primordiale), un punk avec machines, mais pas que, ils savent aussi la jouer classique avec guitare, basse et batterie, aussi éruptif qu'éjaculatoire, qui a évidemment une franche tendance à nous envoyer explorer des systèmes stellaires dont nous ne soupçonnions même pas l'existence, à part pour les plus allumés d'entre nous. Des explorations qui tiennent presque de la téléportation vu que, à peine décollés, nous revoilà déjà sur le plancher des vaches mutantes. Au hasard de leurs chansons, il n'y a pas grand-chose à plus de trois minutes du frigo, ainsi cette compilation, avec ses dix-sept titres, ne dure-t-elle que trente-six minutes - même les plus nuls en calcul

mental devraient arriver à se faire une idée de la décharge électrique qu'ils viennent de se manger - à peine le temps de baguenauder du côté de la galaxie GN-z11 qu'on est déjà revenu pour l'apéro. Ils sont vraiment aux petits soins pour nous nos vaillants xénomorphes humanoïdes. Tous ces morceaux sont donc rares, voire inédits pour certains, et tous sont des originaux, à une seule exception - normal, en science, il y a toujours des exceptions, c'est la règle - "Sparta FC", une reprise du groupe post-punk anglais the Fall laminée par le synth-punk gone. Vous, je ne sais pas, mais moi j'ai déjà ma combi pressurisée et mon casque stratosphérique dès que j'écoute les Scanners, on ne sait jamais, en cas de départ inopiné, s'agirait pas de rater les premières secondes du spectacle son et lumière.

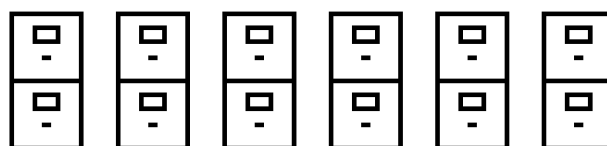
THAT'LL FLAT... GIT IT !, Vol. 55 - ROCKABILLY & ROCK'N'ROLL FROM THE VAULTS OF FORTUNE, HI-Q & STRATE 8 RECORDS (CD, Bear Family Records)

Fortune Records, ainsi que ses deux filiales, Hi-Q et Strate 8, est un label fondé à Detroit, Michigan, en 1946 par un couple, Jack et Devora Brown. Au départ, il s'agit d'un magasin de disques derrière lequel est installé un minuscule studio. Forcément, en se situant aux deux bouts de la chaîne de production de disques, au début avec le studio, à la fin avec le magasin, les Brown ne pouvaient pas se soustraire au passage obligé de l'étape intermédiaire, le label. En gros, les Brown pouvaient donc enregistrer un artiste, faire presser son disque et le vendre directement. C'est exactement ce que fera également un label comme Stax Records à Memphis à partir de 1958. En 1943, les Brown avaient déjà fondé une maison d'édition, Trianon Publications, puisque Devora Brown, à ses débuts, aspirait à devenir autrice-compositrice, ayant même écrit plusieurs chansons publiées par Trianon. Quand on sait que, en outre, Jack Brown était un inlassable découvreur de talent, écumant les clubs et les bars de Detroit à la recherche de groupes ou artistes à signer sur Fortune, et que le couple se partageait le poste d'ingénieur du son derrière la console du studio, en fonction de leurs emplois du temps respectifs, on aura compris que les Brown fonctionnaient en parfaite autonomie. Musicalement, dès le début, leurs goûts musicaux se tournent vers le jazz, le rhythm'n'blues et la country. Avec de tels antécédents, il était fatal que, dès l'émergence du rock'n'roll, ils s'intéressent également à ce nouveau style. Véritables stakhanovistes, les Brown vont sortir des centaines de singles sur leurs trois étiquettes jusqu'en 1972. Quelques mois plus tard, ils seront tous deux victimes d'un grave accident en étant renversés par une voiture en traversant une rue. Jack restera définitivement paralysé et mourra en 1980, Devora finira ses jours dans une maison de repos. Après l'accident, c'est leur fils Sheldon qui continuera à s'occuper du magasin de disques, mais pas du label, celui-ci ayant cessé ses activités suite à l'accident du couple. En 1995, le magasin est définitivement fermé. Le petit bâtiment étant détruit en 2001. Après la fermeture du magasin, Sheldon relance Fortune Records, uniquement en tant que label archiviste, se contentant de rééditer quelques-uns des disques du catalogue jusqu'à sa mort en 2016. Un catalogue dans lequel le compilateur responsable de cette anthologie n'a eu qu'à piocher pour trouver les vingt-huit pépites la constituant. Une compilation qui fait l'impasse sur les plus grands noms du label, comme John Lee Hooker, Doctor Ross, Andre Williams ou Nathaniel Mayer, ce qui est assez logique, ces artistes faisant du blues ou du rhythm'n'blues alors que le principe de cette collection est de se pencher sur le rock'n'roll et le rockabilly. Tous les titres sélectionnés ont été enregistrés dans les studios Fortune entre 1956 et 1963, tous produits par Jack et/ou Devora Brown. Une règle qui ne souffre qu'une seule exception, "Hamtramck mama" par les York Brothers, un duo country constitué de deux frères, originaire de Detroit, qui enregistre ce titre en 1939 dans le studio Universal de la ville, morceau paru à l'origine sur Universal et qui se serait vendu à 300 000 exemplaires, uniquement dans la région, un vrai succès qui marque, selon les historiens, les débuts de la scène country de Detroit. En 1949, Fortune achète les droits du morceau et le réédite en single cette même année, d'où sa présence sur cette compilation. Pas eu besoin de supplier Universal pour l'autorisation, le label des York Brothers n'ayant, de toute façon, rien à voir avec la major usine à gaz actuelle. Parmi les groupes et artistes sélectionnés sur le présent volume, on peut noter Pete de Bree and the Wanderers, un groupe canadien qui comptait dans ses rangs le steel guitariste Tommy Durden, connu pour tout autre chose que ses purs talents de musiciens puisqu'il est le compositeur du succès d'Elvis Presley "Heartbreak hotel", avec la parolière Mae Boren Axton, peut-être est-ce pour ça que, en 1957, Pete de Bree and the Wanderers enregistrent un morceau intitulé "Hey, Mr. Presley", entendu ici avec l'autre face du single, "Long tall Lou (from Louisville)", deux compositions de Jimmy Franklin, le chanteur des

Wanderers. Un Elvis Presley également célébré par les Hunt Sisters, soutenues par le pianiste Roy Hall et ses Boys, en 1960, via un morceau signé Esta Hunt, l'une des sisters, "Elvis is rocking again", puisque le jeune chanteur, libéré de ses obligations militaires, vient alors de revenir aux affaires, malheureusement plus vraiment aux affaires rock'n'roll contrairement à ce que semblaient espérer les Hunt Sisters, plutôt à la variété. Fortune a connu quelques succès locaux grâce à des artistes ou groupes tout aussi locaux, comme Nolan Strong and the Diablos, naviguant entre rhythm'n'blues et doo-wop, Nolan Strong, avec ou sans les Diablos, restant fidèle au label de 1954 à 1966. C'est l'une de ses compositions, "Try me one more time" en 1956, avec les Diablos, qui figure sur ce disque. Et puis il y a Johnny Powers, natif de Detroit, qu'on connaît surtout aujourd'hui pour son classique "Long blond hair" paru en 1957 sur Fox Records. Cette compilation permet de nous rappeler que Johnny Powers a sorti son premier single cette même année 1957 sur Fortune, unique disque paru sur ce label dont les deux faces, toutes deux de sa composition, "Honey, let's go (to a rock'n'roll show)" et "Your love", plutôt inspirées par Jack Scott, sont ici proposées. Juste après, il passe sur Fox puis, en 1959, sur Sun, et en 1960 sur Motown, premier blanc signé sur ce label noir. En tout état de cause, avec les centaines de disques produits par le couple Brown pour Fortune et ses filiales, il y a encore largement de quoi alimenter plusieurs volumes ultérieurs de cette collection.

The AMITY AFFLICTION : House of cards (CD, Pure Noise Records)

Entre glas industriel et pilonnage de côte normande avant un débarquement, the Amity Affliction ont le sens de la dramaturgie pour ouvrir leur nouvel album, un disque potentiellement dévastateur si l'on s'en tient à ces premières mesures, qui sent le soufre et qui tient toutes ses promesses au fur et à mesure qu'on progresse dans son écoute. Car ça tabasse, le premier vrai morceau du disque ne s'intitule pas "Kickboxer" pour rien, un titre d'une brutalité explosive. Si toutefois vous aviez des doutes quant à la capacité de the Amity Affliction à vous asséner du riff de percheron, ils seront vite dissipés, à moins que vous ne soyez sourd comme un pot de chambre, et encore, même comme ça, rien que les vibrations se répandant dans les murs ou le parquet ne laisseront guère de doute à votre petit cerveau suréquipé pour compenser votre handicap auditif. L'une des marques de fabrique du groupe australien est sa paire de chanteurs, dont le petit dernier, Jonathan Reeves (ex Kingdom Of Giants), également bassiste, arrivé en 2025, qui fait avec bravoure ses premiers pas en studio avec le gang. Jonathan Reeves et sa voix plutôt claire et limpide là où celle de Joel Birch, qui se revendique même hurleur plutôt que chanteur, il n'y a ainsi pas tromperie sur la marchandise, racle le bitume comme un scraper en plein ramonage d'autoroute. Une dichotomie vocale qui n'est pas facile à mettre en place, mais qui, avec l'expérience, le groupe a toujours eu deux chanteurs depuis l'arrivée de Joel Birch en 2004, un an après sa formation, se cale de manière presque naturelle sur le post-hardcore tendance métal du quatuor à la formation pourtant très mouvante (juste avant la sortie de ce nouvel album, on apprenait ainsi le départ du batteur Joe Longobardi, présent depuis 2018), au point que, aujourd'hui, il ne reste plus aucun membre d'origine, ce qui n'empêche pas the Amity Affliction de faire montre d'une solidité musicale à toute épreuve, un beau paradoxe. "House of cards" est le neuvième album du groupe, preuve que les changements de personnel ne l'impactent guère, sacrée gageure. D'autant que le disque apparaît presque plus cohérent que les précédents, plus lourd en tout cas, les programmations électroniques, par exemple, se faisant plus rares et plus discrètes. Un peu comme s'il leur fallait se justifier du fait que the Amity Affliction d'aujourd'hui n'a quasiment plus rien à voir avec the Amity Affliction d'il y a vingt ans. "House of cards" fait dans le massif, dans l'indestructible, à rebours du château de cartes qui lui donne son titre.



ANNIE TAYLOR : Out of scale (CD, Clouds Hill)

Bon, débarrassons-nous de suite d'un petit problème identitaire, Annie Taylor n'est pas le nom de la chanteuse de ce groupe suisse, mais bien le nom du quatuor dans son ensemble, la dite chanteuse, et guitariste, s'appelant Gini Jungi. Accessoirement, si vous vous demandez où le groupe a trouvé ce nom, il lui a suffi d'ouvrir un livre d'Histoire puisque Annie Edson Taylor était une institutrice américaine du XIXe siècle. Mais ce n'est pas pour ses talents de pédagogue qu'on se souvient d'elle aujourd'hui, pas même pour le fait qu'elle se soit retrouvée veuve à 24 ans, son mari ayant été tué durant la Guerre de Sécession, mais pour un exploit qui l'a emmenée bien loin de ses chères petites têtes blondes. En effet, le 24 octobre 1901, le jour de son anniversaire, ayant atteint l'âge déjà vénérable à l'époque de 63 ans, notre brave dame se lance un défi hors norme, descendre les Chutes du Niagara dans un tonneau en bois, un tonneau spécialement conçu pour l'occasion, certes, renforcé de fer et rembourré d'un matelas, n'empêche que, jusqu'à présent, tous ceux qui ont déjà tenté leur chance sont morts. Contre toute attente, Annie Taylor devient le premier être humain à survivre à cet exploit, ne souffrant que d'une légère entaille à la tête. Elle ne mourra, de vieillesse, que vingt ans plus tard. Mais on s'éloigne un tantinet du sujet. Encore que, pas tant que ça, leur modèle étant devenue une icône du féminisme autant qu'un symbole d'une certaine audace plus ou moins maîtrisée. Annie Taylor, le groupe, est originaire de Zürich et est tombé en pâmoison à l'écoute d'un certain rock américain, énergique autant que mélodique. Et si les onze chansons de ce nouvel album parlent surtout d'amitié, voire un peu d'amour aussi, ou plutôt de romantisme, on ne peut éviter de remarquer la distorsion sur les guitares pas plus que les riffs tendus des six cordes en ébullition. Le chant de Gini Jungi étant lui-même aigre-doux, me rappelant parfois la trop méconnue Juliana Hatfield qui célébrait souvent, elle aussi, les relations humaines un tantinet compliquées. Il y a aussi un petit quelque chose des Breeders dans le rock puissamment teinté de power-pop d'Annie Taylor. Si vous trouvez que les murs de votre cave sont un peu trop panés au salpêtre, primo c'est que c'est trop humide, ça c'est le conseil d'oncle Léo, secundo vous pouvez faire appel à la petite entreprise de décapage Annie Taylor qui vous nettoiera tout ça avec sa musique suffisamment abrasive pour ce faire, ça aussi c'est gratos, le conseil, peut-être pas l'intervention du groupe, je ne suis pas leur comptable non plus. "Out of scale" est le troisième album d'un groupe formé en 2017 et qui avait débuté son parcours discographique avec un EP en 2019, les trois albums tombant avec une régularité métronomique, tous les trois ans, un parcours classique pour un groupe qui semble maîtriser à la perfection son timing musical, ni trop pressé, ni trop lambin, facile à suivre donc, ce que je vous engage vivement à faire, vous ne devriez pas être déçu.

The DARTS : Halloween love songs (CD, Meow ! Hiss ! Music/ Adrenalin Fix Music)

Ne vous fiez pas au son aigrelet et désarticulé, à la limite de l'insupportable, habituel pour ce genre de petit bidule, de la boîte à musique qui ouvre cet album, et donc son premier morceau, "Midnight creep", les Darts ne sont pas là pour quémander votre sollicitude ou votre bienveillance. Même si elles aiment les chansons d'amour, elles leur préfèrent encore Halloween, ce qui ne peut pas empêcher de déclarer sa flamme en ce jour de fête funèbre, la preuve avec ce nouvel album du plus ensorcelant des groupes garage-punk américains actuels. "Halloween love songs" est leur cinquième long play en dix ans d'existence, belle moyenne. En revanche, derrière l'infatigable Nicole Laurene, grande prêtresse d'un culte électrique et ionique, le groupe vient d'être entièrement renouvelé. Certes, les formations précédentes ne m'ont jamais déçu, loin de là, tant sur disque que sur scène, mais je dois quand même avouer que cette nouvelle formule est diabolique, leur récente tournée l'a prouvé, avec une guitariste discrète et presque pudique dans son jeu de scène, Rebecca Davidson, qui fait pourtant sonner son attelage Gretsch-fuzz avec la précision d'un Jack l'Éventreur en pleine création artistique, une bassiste plus crampsienne que nature, Lindsay Scarey, la bien nommée, au charisme trash-SM capable de dévergondner une congrégation de jésuites intégristes, et le retour de la batteuse Rikki Styxx (si vous vous demandez sur quels rivages elle passe ses vacances, la réponse est sous vos yeux), présente aux débuts du groupe, jusqu'en 2019, qui passe sa vie à tabasser ses peaux avec un CV digne d'une stakhanoviste hyperactive (une bonne dizaine de groupes à son actif, sans compter qu'elle est, à la ville, mariée à Dusty Watson, cogneur invétéré lui aussi, vu derrière Lita Ford, Dick Dale, Fur Dixon, Nashville Pussy, Supersuckers, Bellrays ou autres Bomboras, maigre aperçu d'une carrière longue d'une trentaine d'années déjà). Bref, avec cette nouvelle formation, les Darts se

présentent encore plus énergiques ("Blood run cold" est une pure tuerie punk) et plus toniques que jamais, plus sexy aussi, alliant le feu (Lindsay) et la glace (Rebecca) façon omelette norvégienne, le contraste faisant monter votre température et votre taux de testostérone à des niveaux dangereusement osés pour votre self-control. Essayez donc de résister à "Vampires in love" ou à "Haunt me" sans sombrer dans une douce folie hypnotique. "Halloween love songs" est d'un niveau musical et tellurique rarement atteint, avec un son tellement enveloppant que vous vous retrouvez comme englué dans la toile d'une araignée qui descendrait en droite ligne de Shelob. La rondeur sensuelle d'une basse atteignant un bon 9 sur l'échelle de Richter, la taquinerie dévergondée d'une guitare directement branchée sur pile atomique, les caresses perverses d'une batterie capable de vous rendre masochiste à votre corps défendant, les éclairs à haute tension d'un orgue qui se tortille en tout sens pour vous attirer toujours plus près du gouffre, et l'acidité d'une voix plus ardente que si elle crachait réellement des flammes. Bon sang de bois, si ce disque ne fait pas des Darts les nouvelles faiseuses de mythes garage-punk, je veux bien vendre mon âme au diable.

JAWS : Jaws (LP, Allstand/Maudit Tangeu)

Le destin provoque parfois des rencontres étonnantes. Ainsi en va-t-il des trois membres de Jaws, un groupe réunionnais formé par trois expatriés, Charlou à la guitare qui, en métropole, avait fait partie de Jabul Gorba et de 100 Raisons, entre autres, avant de jouer également, depuis qu'il est installé dans l'Océan Indien, avec le groupe punk-oi Monoi, Philippe Morin à la batterie qui, toujours en métropole, avait fait partie de Burms, Butcher Fast Eddy ou encore le Bacar Acoustik Band (son pseudonyme de Filip Bacar vient de là), et Peter Vögeli au chant et à la contrebasse, Néerlandais de son état qui fit partie d'une paire de groupes légendaires de la scène psycho, les Dicemen et les Cenobites, ou encore du groupe punk Stealers. Il aura donc fallu que tout ce petit monde s'installe à la Réunion pour faire en sorte qu'ils se retrouvent embarqués dans la même carrieole. Avec des influences multiples, punk, ska, power rock'n'roll, psycho. C'est finalement ce dernier style qui légitime la formation de Jaws, il faut croire que la contrebasse n'y est pas pour rien. "Jaws" est le premier album du groupe, dix titres d'un psychobilly intense, nerveux et tranchant comme une mâchoire de grand blanc, ou de requin taureau ("Bullshark"), deux espèces endémiques des eaux turquoises de l'île, histoire de réviser votre épreuve de sciences naturelles pour votre prochain brevet, merci qui ? Peter Vögeli étant le principal compositeur du groupe, ça chante en anglais, le lascar, s'il triture un peu de français (pas trop le choix sur l'île j'imagine), étant quand même plus à l'aise avec la langue de P.Paul Fenech. Sur disque, Jaws prend le temps (tout est relatif quand même) de développer ses chansons, alors que sur scène c'est expédié avec nettement plus de nervosité et d'explosivité, les influences punk étant un peu (un tout petit peu) gommées sur vinyle, ce qui nous permet de savourer les mélodies distillées malgré tout comme en contrebande. On trouve même quelques riffs d'orgue (Charlou) sur "Babadook" et "We eat secrets", mais bon, ce n'est pas non plus Notre-Dame un jour de visite papale, ne nous trompons pas d'ambiance. Un premier album qui déferle comme un cyclone tropical, mais sans que vous ayez à retaper la baraque après chaque écoute, un avantage appréciable.

XCIII : In puncto ad inferna descendunt (CD, Club Inferno Ent./My Kingdom Music)

Le ci-devant Guillaume Beringer, seul maître à bord du vaisseau XCIII, a des lettres puisque le pseudonyme numéral, en chiffres romains, derrière lequel il se cache est une référence au 93e poème des "Fleurs du mal" de Charles Baudelaire. Du moins apparaît-il dans la deuxième édition du recueil, publiée en 1861, il n'était pas dans la première, celle de 1857 qui valut à Baudelaire un procès retentissant pour "outrage à la morale publique". Ce poème n° 93 s'intitule "À une passante" et s'attache à pérenniser un moment très éphémère, puisque la passante... ne fait que passer devant le narrateur qui, lui, ne bouge pas. La passante ne repassera évidemment pas, tombant dès lors comme en disgrâce temporelle. Archiver l'éphémère, c'est un peu la caractéristique de la musique de XCIII, un post-rock expérimental qui joue de la lancinance, de l'hypnotisme et de la répétitivité à l'aide de boucles qui empruntent autant au métal qu'au progressif, à la cold wave qu'à l'avant-garde. Guillaume Beringer a lancé son projet XCIII il y a plus d'une quinzaine d'années et cet album est déjà son septième, ce qui porte largement à conséquence. Le titre latin du disque peut se traduire par "Ils descendent en enfer en un instant", ce qui n'est pas franchement le cas dans les faits. Déjà, dans la mythologie, quand Orphée, Ulysse ou Énée décident

de plonger dans les ténèbres, ça leur prend quand même un petit moment, c'est pareil pour nous à l'écoute de cet album, on est loin de la banale téléportation, la musique de XCIII nous faisant faire force détours et méandres pour, au final, n'être même pas certain d'être chez Hadès, surtout avec un dernier morceau intitulé "Vert doux", pas vraiment la couleur qu'on associe le plus volontiers au Tartare. Sauf à être daltonien, mais on ne va pas commencer à entrer dans ce genre de considérations. La musique de XCIII reste néanmoins relativement accessible même si l'on n'est pas familier avec l'avant-gardisme, je n'en veux pour preuve que le fait que Guillaume Beringer a même enrôlé sa propre fille, Louison, pour venir y pousser ses premières vocalises, sur deux titres, dont un amusant "Petit bateau" probablement de circonstance compte tenu de son âge.

GARLIC.WAV : Under a beautiful blue sky (CD, P.O.G.O. Records)

Ce pseudonyme sibyllin autant que rigolard sert de paravent aux élucubrations sonores et soniques du musicien Loïc Beyet. Ce dernier, avec notamment ses deux frères, Lionel et Nicolas, est l'un des piliers du groupe franco-belge noise-métal P.U.T. depuis 1998 - Lionel dirige par ailleurs le label P.O.G.O. Records, on reste donc en famille chez les Beyet. Et les trois frelus ont tous des projets parallèles. Outre Garlic.Wav, Loïc préside également aux destinées de Daark/Light. Dans les deux cas, la musique de Loïc Beyet est essentiellement bâtie autour d'une base électro. Pour Garlic.Wav, qui existe depuis 2007, c'est largement saupoudré d'indus, d'ambient et de noirceur. "Under a beautiful blue sky" est le neuvième album de ce projet, un disque conçu en 2022, après les années sombres dont on se souvient tous, mais Loïc Beyet ne l'a finalisé qu'entre 2024 et 2025, le temps de digérer toutes les couleurs qu'on nous a fait avaler durant cette période. Il présente d'ailleurs ce disque comme une marque de résilience, en témoigne son titre ("sous un beau ciel bleu") et sa pochette, d'un bleu azur sans tache, bien loin des ambiances sombres et délétères qui président habituellement à ses activités discographiques. Pour autant, la musique de Garlic.Wav n'a rien d'une marrade, entre loops électro, basses telluriques et beat plombés, les huit instrumentaux qui composent l'album ressemblent plus à la bande-son d'un film post-apocalyptique qu'à une pochade légère et court vêtue. Cet album est hypnotique et chamanique avec de sévères références dub industrielles, du genre à vous faire visiter une usine sidérurgique sans boules Quiès ni casque de chantier ni vêtements ignifugés, en slalomant entre marteaux-pilons narquois et hauts-fourneaux écumants, gare aux petons écrasés et aux tavelures sur le t-shirt. Si vous voulez savoir à quoi ressemblera votre environnement après le grand cataclysme qui nous guette, Garlic.Wav vous en fait percevoir les prémices sonores.

Nikki CORVETTE : Wild record party ! (CD, Dangerhouse Skylab)

En 1977, à Détroit, se formait le trio pop-punk féminin Nikki and the Corvettes. Un seul album verra le jour, en 1980, avant que le groupe se sépare en 1981. En 2003, Nikki Corvette est de retour avec le groupe mixte Nikki and the Stingrays, de quoi embraser la scène power-pop-punk internationale. Malheureusement, après deux albums en 2006, le groupe disparaît dans les limbes du rock'n'roll. En 2009, nouvelle résurrection quand Nikki Corvette réapparaît, aux côtés d'Amy Gore, ex Gore Gore Girls, avec le projet Gorevettes qui n'a sorti qu'un unique single en 2010. Aujourd'hui, on en est là, Nikki Corvette ne semblant plus avoir d'activité officielle... jusqu'au prochain réveil ? Dans ce bref historique, j'ai pourtant oublié un semblant de carrière solo, sous son seul pseudonyme de Nikki Corvette (son vrai patronyme étant Dominique Lorenz). En effet, en 2004, Nikki Corvette fait paraître "Wild record party !", uniquement en CD sur le label japonais Base. C'est ce disque que vient de rééditer avec ingéniosité, en vinyl rose, le label lyonnais Dangerhouse Skylab. Plus de vingt ans après, ce disque reste d'une fraîcheur et d'un enthousiasme bluffants. Un album presque exclusivement composé de reprises, dix pour être exact, qui offrent à entendre quelques-uns des morceaux qui ont bercé la jeunesse de la chanteuse, entre les années 50 et 70. Sur ce disque, elle est accompagnée du guitariste et bassiste Casey McMackin et du multi-instrumentiste Travis Ramin, alors membre des Stingrays, aujourd'hui dans Beebe Gallini (eux aussi spécialistes de la reprise millésimée). En suivant le flux de ces covers, on savoure l'anthologie probablement idéale de Nikki Corvette, avec des emprunts à Generation X - pourtant pas le groupe punk 77 anglais le plus affriolant même si elle parvient à rendre "Ready steady go" ou "Day by day" satisfaisants - Wanda Jackson, les Nerves (yes !), les Shangri-Las (via leur standard "Great big kiss", également repris par Johnny Thunders), Dave Edmunds, Alice Cooper ("Under my wheels" extrait de "Killer"), MC5 (indécrotable

"High school"), les Missing Links ou encore Mickey & Sylvia (et leur duo langoureux à deux guitares "Love is strange"). Inutile de dire que tout ça est éminemment recommandable et vous assure de passer une excellente journée pour peu que vous écoutiez le disque au petit-déjeuner, plus glycémique qu'un morceau de sucre. Pour compléter ce listing de rêve, l'album propose aussi les deux originaux "Love me" et "What's on my mind" que Nikki Corvette avait sortis en single l'année précédente sur le label américain Rapid Pulse. En rééditant cet album, Dangerhouse Skylab fait clairement œuvre de salut public. Dans la foulée, l'étiquette lyonnaise envisage-t-elle de rééditer également le volume 2 de "Wild record party" paru l'année suivante, toujours sur Base et toujours uniquement en CD, et sa nouvelle fournée de huit reprises ? On aimerait.

RIOT CITY RADIO : Spitting teeth (CD, Sunny Bastards)

Deuxième album pour le groupe oi-street punk anglais Riot City Radio formé en 2019 à Plymouth, le grand port du sud du pays. Est-ce le fait que cette ville a vu partir, depuis son agora maritime, nombre de marins à l'assaut du reste du monde (le corsaire Francis Drake, l'explorateur James Cook ou encore les Pilgrim Fathers, l'un des premiers groupes de dissidents anglais à émigrer aux États-Unis) qui a donné l'idée au quatuor de faire une musique plus proche du street-punk à l'américaine - on pense souvent à Roger Miret, période Disasters - que du punk, not dead ou non, à l'anglaise ? Même si on peut aussi trouver de sérieuses œillades en direction des Cockney Rejects ou d'Angelical Upstarts dans ce punk débridé et décomplexé. Ce qui est sûr, c'est que les Britons ne sont pas nés du dernier crachin, ayant tous un lourd passé punk à faire valoir, d'où l'intuition qu'on a, à l'écoute de leur musique, qu'avec ce nouveau groupe, il leur fallait se débarrasser de quelques oripeaux un peu trop usés pour mieux rebondir et retrouver leur conscience de classe ouvrière, de celle qui vous fait empoigner une guitare avec rage, qui vous fait cogner sur les fûts avec force et qui vous encourage à dérouler de la mélodie explosive façon bordée de canons de 32 à Trafalgar pour bien vous persuader que le combat de rue reste le seul vrai moyen de se faire entendre dans une société où l'autisme devient le mode de pensée unique, un mode de pensée qui fait souvent se renier de modernes judas, toujours pour les mêmes trente deniers. L'album de Riot City Radio ne s'appelle pas "Spitting teeth" pour rien, cette expression anglaise servant à illustrer le fait qu'on soit vraiment, mais vraiment, en colère, en rogne, avec une humeur de bouledogue, ou de grizzly qui se serait pris les coucougnettes dans un piège à ours. Si Riot City Radio étaient à la place de Mike Tyson sur un ring de boxe, ce n'est pas que l'oreille du mec en face qu'ils boufferaient, c'est direct la tête entière, comme une mante religieuse boulotte le crâne de son amant sitôt sa petite affaire terminée. Même le piano entendu dans "A house united" est à l'avenant, joué par un petit-fils putatif de Jerry Lee Lewis qui aurait un peu forcé sur la MDMA. On est loin d'Haendel.

The RHYTHM ROCKETS : Boppin', strollin' and messin' around (LP, Bear Family Records)

L'histoire des Rhythm Rockets présente le même schéma récurrent que la plupart des autres groupes rockabilly apparus aux États-Unis à la fin des années 50, moult groupes qui tenteront, souvent en vain, de grappiller quelques paillettes d'une gloire peu encline à se laisser courtiser. L'embryon des Rhythm Rockets se forme à Miami, Floride, début 1956, sous le nom de Pate Brothers, tout simplement parce que le duo est constitué des deux frères Pate, Ray, né en 1940, et Donnie, né en 1942. Ils sont tous deux guitaristes, Ray étant également chanteur. Avant la fin de l'année, avec l'arrivée d'un batteur, le trio prend le nom de Rhythm Rockets. En juin 1958, les Rhythm Rockets enregistrent plusieurs titres dans les studios Gulfstream de Miami. Pour l'occasion, ils sont rejoints par un contrebassiste, qui n'est autre que le manager du groupe, Vince Ricci. Le producteur de ces séances est le patron du studio, Vincent Fiorino, qui, outre le studio, dirige également un label de disques, Gulfstream Records. Fort logiquement, il sort deux des titres des Rhythm Rockets en single avant la fin de l'année, "My shadow" et "Lucky day". Le millier d'exemplaires du disque semble s'être bien vendu localement. Malheureusement, les Rhythm Rockets ne sortiront que cet unique single avant de se séparer en 1960. Quelques décennies plus tard, on verra réapparaître plusieurs des inédits du groupe enregistrés en 1958 au fil de compilations diverses. Aujourd'hui, Bear Family fait paraître cet album 25cm avec onze titres, dont les deux du single, ce qui doit correspondre à l'intégrale des enregistrements des Rhythm Rockets. Ray et Donnie reformeront un groupe dans les années 70, the Stillwater Review, avec leur jeune frère Rick, leur sœur Vivian leur servant de manageuse. Mais la famille Pate

étant très religieuse, ce groupe ne donnera que des concerts de charité et ne se produira que dans des festivals du même tonneau ou des centres commerciaux, certainement sans grand intérêt. À l'inverse de leurs enregistrements de 1958 qui donnent à entendre un rockabilly fervent et énergique, aussi bien sur les deux titres de leur single, "My shadow" étant présentée deux fois, dans sa version officielle et une version alternative, que sur les inédits. Parmi ceux-ci, on notera l'instrumental "Donny's boogie", au titre explicite, lui aussi dans deux versions différentes. Les deux frères signent, ensemble ou séparément selon les cas, toutes ces chansons, trois d'entre elles voyant également mentionné le nom de Vincent Fiorino dont, de manière fort opportune, les deux du single. Une habitude à l'époque. Au cas où ce single aurait été un succès, le producteur et propriétaire de Gulfstream aurait ainsi pu se faire une petite gratte sur le dos du groupe. Encore que "sur le dos" ne soit peut-être pas si négatif que ça puisqu'il est plus que probable que le groupe a pu enregistrer sans déboursier le moindre dollar, les frais étant probablement pris en charge par Gulfstream, du coup, ce crédit de circonstance aurait été une manière de rentrer dans ses frais. Avec le recul, et eu égard à la qualité musicale de tout ce matériel, "I've got that feeling" est une petite tuerie, on peut regretter que les Rhythm Rockets n'aient pas connu suffisamment de succès pour persévérer. Néanmoins, grâce à Gulfstream, ils laissent une postérité "discographique" bien supérieure à la plupart de leurs homologues de l'époque, au point de pouvoir ainsi concocter un album complet aujourd'hui, tout le monde ne peut pas avoir cette chance. Un album que Ray et Donnie n'auront pourtant pas pu apprécier puisqu'ils sont morts respectivement en 2004 et 2006, tous deux, ironie du sort, à l'âge de 64 ans.

The FLESHTONES : It's getting late (...and more songs about werewolves) (CD, Yep Roc Records)

Ils ne sont pas si nombreux les groupes qui peuvent se targuer de fêter leur cinquantième anniversaire, qui plus est sans avoir eu besoin de faire une pause au milieu du gué, les Fleshtones, en cette année 2026, font désormais partie de ce club si restreint, avec encore deux des membres originaux à la manœuvre, Peter Zarella (chant, orgue, harmonica) et Keith Streng (chant, guitare), le batteur Bill Milhizer est arrivé en 1980 tandis que le bassiste Ken Fox est dans la place depuis 1990, plus un gamin non plus même si, quoi qu'il fasse, il reste le "petit dernier". Un cinquantenaire que les Fleshtones ont commencé à célébrer il y a deux ans avec la sortie de cet album, prenant ainsi un peu d'avance sur le calendrier, le véritable disque d'anniversaire étant annoncé en septembre 2026, ce sera un single. Cet album, si l'on s'en rapporte à son sous-titre, se présente comme une suite du précédent, "Face of the screaming werewolf" paru en 2020, le groupe affichant ainsi une certaine fascination pour ces êtres éminemment poilus et velus que sont les loups-garous. Pourquoi ceux-là et pas d'autres, il faudrait leur demander, ce que je n'ai jamais eu l'opportunité de faire. D'autant que, d'après leur longévité, ils auraient plus à voir avec les vampires ou les fantômes. Et d'autant (bis) qu'aucune des treize chansons du disque ne se rapporte vraiment à ce thème. Les Fleshtones doivent avoir des raisons que notre raison ignore. Que dire de ce disque sinon qu'il reste fidèle à l'idée que se font les Fleshtones du rock'n'roll tendance garage, style dans lequel ils se sont engouffrés dès leurs débuts alors que, autour d'eux, surtout à New York, on ne parlait que de punk, un disque qu'ils auraient pu enregistrer il y a cinquante ans, ou trente, ou vingt, sans qu'on n'y trouve rien à redire. Des mélodies efficaces, un traitement efficient, une énergie intacte, aucun reproche. C'est l'avantage du disque, car sur scène, hélas, leurs artères commencent à se rappeler à leur bon souvenir. Il faut bien admettre qu'ils ne sont plus si flamboyants qu'avant, Keith Streng, malgré ses efforts, ne saute plus partout comme une puce épileptique et Peter Zarella, malgré quelques tentatives d'emballement, a réduit la distance de son marathon scénique. Une chose cependant qui n'a pas changé, ils finissent toujours leurs concerts à l'extérieur de la salle. Mais, après les avoir vu en début d'année, je me suis quand même souvent dit que c'était peut-être la dernière fois que je les voyais en chair et en nonosses. Il faut se faire une raison, ils ne sont plus de première jeunesse, même Ken Fox, le moins mûr avec ses 65 ans. Peter Zarella et Keith Streng ont respectivement 72 et 71 ans, et Bill Milhizer, lui, va bientôt souffler ses 78 bougies. Alors forcément, d'un simple point de vue biologique, ils ne peuvent plus être aussi fringants qu'avant. Bill Milhizer ne joue d'ailleurs même pas sur tous les titres de cet album, Keith Streng tenant la batterie sur cinq d'entre eux, ce qui peut laisser supposer quelques ennuis de santé durant l'enregistrement du disque. Malgré tout, sa frappe reste d'une précision et d'une force redoutable, même si, en le croisant après le concert, à l'extérieur de la salle, il semblait avoir du mal à se

remettre de ses efforts, presque cassé en deux en s'appuyant sur le bord d'une table, ce qui ne l'a pas empêché de répondre en souriant à mes encouragements, les gredins restant toujours aussi affables sur et hors scène. "It's getting late" est construit comme à l'habitude, avec une dizaine d'originaux et trois reprises, celles-ci étant parfois assez surprenants, comme "Empty sky" d'Elton John, même si cette dernière est extraite du premier album du chanteur anglais, sorti en 69, à une époque où il était encore censé faire quelque chose qui ressemblait vaguement à du rock, à condition d'être très large d'esprit. Pour les deux autres, c'est moins tendancieux avec "Love me while you can" de Johnny Rivers (single de 1965) et l'instrumental surf "The hearse" d'Al Casey (1963) via la version des Astronauts (1964), la décennie sixties restant largement plébiscitée par des Fleshtones qui ont néanmoins le chic pour discrètement moderniser le tout à leur sauce. On ne leur en saura jamais assez gré. Non seulement les gonzes fêtent leurs cinquante ans de carrière, mais, en plus, on a beau tourner et retourner leur discographie, on n'y trouve absolument aucune, et je dis bien aucune, j'insiste, faute de goût, pas même le moindre rogaton de chanson ne serait-ce qu'à peine moyenne. Les groupes ayant réussi cet exploit sont encore moins nombreux que ceux que j'évoquais au début de cette chronique. Total respect les gars !

L'ENCYCLO DÉGLINGO DE LÉO

OARISTYS

Occupation verbale que tout le monde a forcément pratiquée au moins une fois dans sa vie sans le savoir, à part les muets, qui sont quand très minoritaires sur Terre. "Oaristys" vient du grec oar qui désigne l'"épouse". Mais, malgré ce que j'ai affirmé en introduction, cette étymologie ne veut absolument pas dire que chaque humain, mâle ou femelle, a, au moins une fois dans son existence, pris femme pour épouse. Déjà, tout le monde n'est pas adepte du mariage – il en est même que ça hérissé au plus haut point – le concubinage se portant plutôt bien, et encore moins du mariage entre femmes, puisque oar désigne bien l'"épouse" et non l'"époux". Je sais, l'évolution linguistique n'est pas toujours chose aisée. D'autant que, pour ce qui nous concerne présentement, oar, toujours en grec, a donné *oaristis*, pour qualifier une "conversation familière", mot qui, sur la ligne d'arrivée du français, est devenu "oaristys". Mais alors, à la fin, une oaristys, quoi-t-est-ce que c'est ? Techniquement, c'est un genre poétique grec antique basé sur une conversation entre deux amoureux. D'où mon assertion initiale. Que celui ou celle qui n'a jamais conté fleurette à quelqu'un, que ce soit à la maternelle, au lycée, en boîte, sur le quai d'une gare, au bureau, à la plage, sur un canapé, autour d'une raclette, au cinéma, au club échangiste, au troquet, même avec trois grammes dans chaque bras, dans une manif anti fasciste, entre deux cocktails molotov, chez le dentiste, en partageant une merguez, que sais-je encore, me jette la première rose (mais si vous pouviez enlever les épines, ça m'arrangerait). C'est en 1721, dans le "dictionnaire de Trévoux", pourtant rédigé sous la direction des Jésuites, qu'apparaît pour la première fois le mois "oariste", qui adopte son orthographe définitive en 1794 quand André Chénier pastiche une idylle du poète grec Théocrite, la XXVIIe, sous le titre "L'oaristys". Et c'est Chénier qui donne au mot le sens qu'on lui connaît encore aujourd'hui, celui d'un poème construit autour d'un dialogue familial, comme à l'origine, mais également, par extension, un dialogue tendre, amoureux, voire érotique. En gros, quand vous proposez un cunnilingus à votre chère et tendre, on peut considérer que vous faites déjà une oaristys, à condition quand même d'y mettre un minimum de formes. En ce sens, je ne suis pas certain qu'on puisse considérer comme oaristys un dialogue façon film X. Avec des trucs du genre "Tourne ton cul j'arrive", "J'te défonce et sans vaseline", "Baise-moi si tu veux" ou "Laisse tes mains sur mon manche", on commence à bien s'éloigner de Théocrite et de Chénier – encore que, en privé, rien n'empêche qu'ils aient eux-mêmes employé ce vert langage, nous n'y étions pas pour pouvoir en témoigner – du moins dans le formalisme, la finalité restant assez identique, bien qu'en plus déprimant en cas de refus caractérisé, voire de gifle retentissante pour signifier le dit refus. L'oaristys sera très prisée des poètes symbolistes, à commencer par Verlaine et son "Vœu", l'un de ses "Poèmes saturniens" :
"Ah ! les oaristys ! les premières maîtresses !
L'or des cheveux, l'azur des yeux, la fleur des chairs,
Et puis, parmi l'odeur des corps jeunes et chers,
La spontanéité craintive des caresses !"
Plus tard, après sa passion pour Rimbaud, il sera beaucoup plus explicite, un peu plus dingue aussi. Quand l'oaristys mène à une impasse, ça laisse des traces.